

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

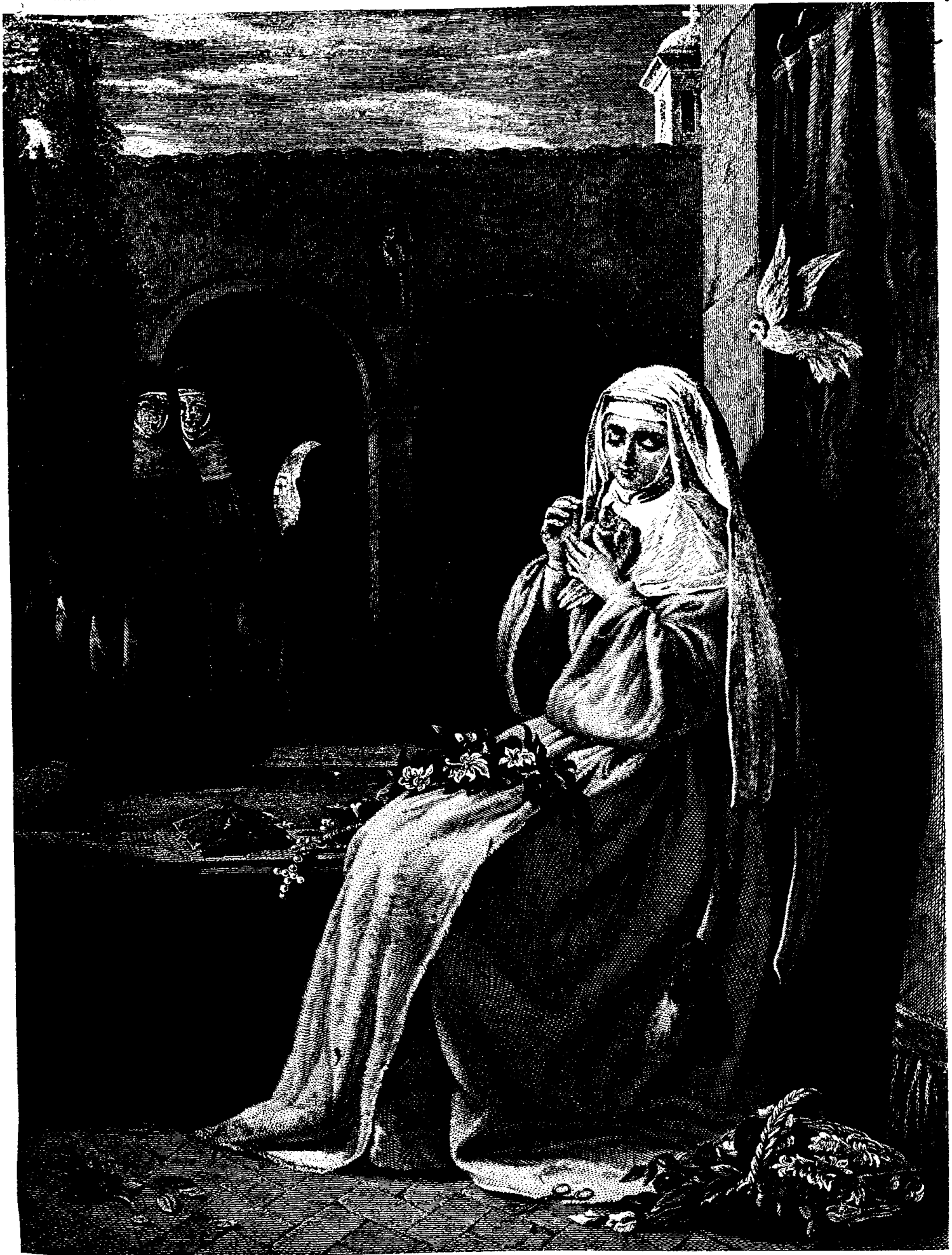
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 876

MONTREAL, 16 FEVRIER 1901

5c LE No



LA NOVICE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hon. F. X. A. Trudel

MONTREAL, 16 FEVRIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

UN CONCOURS POUR LES DAMES

DE MAGNIFIQUES RÉCOMPENSES SONT OFFERTES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;

2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;

3ème prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée ;

4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vil argent ;

5ème prix : 1 an d'abonnement ;

6ème prix : 6 mois d'abonnement ;

7ème prix : Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés ;

8ème prix : Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centins.

Ecrire au bureau, 42 Place Jacques-Cartier, Montréal.

FABLE MODERNE

Une bien-jolie petite fable, cueillie dans un journal de Paris. On demande l'auteur.

LE VEAU

Un veau pleurait comme un veau pleure ;
A l'étable on l'avait laissé
Presque tout seul en la demeure,
Car le travail était pressé.
Vaches et bœufs, à l'attelage,
S'extirmaient sur le sillon,
Phebus les mordait avec rage.
Leurs flancs saignaient sous l'aiguillon.
L'étable était ombreuse et fraîche,
Pleine d'arome et de confort.
Le sainfoin filtrait de la crèche :
Mon veau n'en pleurait que plus fort.
Alors, une poule couveuse,
 Craignant qu'il n'écrasât son œuf,
 Lui dit, d'une voix douceuse :
 " Console-toi, tu seras bœuf ! "

SIMPLE ESQUISSE

Chaque année, dans les collèges, la rentrée des classes offre un certain intérêt aux anciens élèves. Outre le vif plaisir de revoir leur *Alma Mater* et leurs compagnons d'études, ils ont celui de faire connaissance avec les recrues de l'année, lesquelles sont plus ou moins intéressantes.

En l'année 1852, au séminaire de Nicolet, parmi les écoliers nouveaux se trouvait un jeune campagnard qui, plus que les autres, attirait l'attention des aînés. Sa haute stature pour son âge—14 ans—, sa démarche quelque peu fière, son regard doux et ferme à la fois, sa figure rubiconde où se reflétait une florissante santé, son indifférence pour les jeux des élèves et sa tendance à rechercher la compagnie et la conversation de ses devanciers, enfin son application à l'étude, sa sage conduite, sa piété régulière, tout cet ensemble de traits faisaient présager pour le jeune étudiant une carrière plus qu'ordinaire.

Il avait nom Anselme Trudel. Natif de la belle paroisse de Saint Prosper, dans le comté de Champlain, il appartenait à une famille de cultivateurs aisée, distinguée par son intelligence, son esprit d'initiative et par la pratique des vertus chrétiennes.

Fidèle aux leçons de morale et de religion puisées au temple et au foyer natal, le jeune Trudel continua de les pratiquer avec une exactitude presque scrupuleuse sous le toit du séminaire. Aussi, comme la piété est utile à tout, selon la parole de l'apôtre, sa pieuse conduite ne contribua pas peu à féconder le travail de sa remarquable intelligence.

Tourmenté du désir de s'instruire, il aspirait à connaître tout ce qui fait l'objet des études classiques. Mais la littérature était son étude favorite. Pour arriver à l'art d'écrire et de parler avec succès, il utilisa de son mieux les divers exercices en usage dans les collèges : lectures d'histoires, versions latines et grecques, compositions littéraires.

Ce dernier exercice lui était particulièrement cher, et il s'y livrait avec une ardeur et une application telles que, dans ses années de belles-lettres, de rhétorique et de philosophie, sa plume avait acquis une facilité et une force peu communes pour un étudiant.

Nous nous rappelons que, vers ce temps-là, notre collégien, qui lisait assidûment les journaux et suivait avec intérêt toutes les questions du jour, entreprit, de concert avec quelques-uns de ses contemporains, parmi lesquels figurait le célèbre chroniqueur *Carl-Tom*, une discussion avec un journal de Montréal—*Le Pays*. Il va sans dire que la lutte se faisait à l'insu des directeurs du séminaire. Les correspondances succédaient aux correspondances, le journal ripostait à chacune, et l'intérêt de la joute allait croissant.

Quelque soin que l'on prit de le garder, le secret fut percé : et un jour les coupables sont demandés à la chambre du Supérieur. Pâles et inquiets, ils se présentent devant le représentant de la règle de la communauté.

Monsieur le Supérieur, d'un air grave, leur fait signe de s'asseoir.

—Messieurs, leur dit-il en substance, j'apprends avec surprise que, contrairement à la règle, vous vous permettez d'écrire dans les journaux, et même d'engager des discussions bruyantes. Eh bien ! tout en vous blâmant de la permission que vous avez cru pouvoir vous donner, laissez-moi vous féliciter sur la manière chevaleresque avec laquelle vous avez combattu. Je vois avec plaisir que vous êtes profondément imbus des principes religieux et moraux que l'on vous inculque ici. Seulement, veuillez vous souvenir des règlements de la maison, et réserver à plus tard l'expression publique de vos excellents principes.

On imagine aisément l'air de satisfaction avec lequel nos chevaliers s'en allèrent rejoindre leurs confrères...

Ce premier essai de journalisme fut, pour un certain nombre de condisciples et de professeurs, comme une

révélation des aptitudes et des goûts d'Anselme Trudel, et semblait indiquer la carrière qu'il allait parcourir.

Le plus grand nombre, cependant, était d'une opinion contraire. Cette sage conduite qu'il avait constamment tenue, cette vie si pieuse qu'il avait toujours menée, leur faisait croire qu'il était naturellement né pour l'état ecclésiastique.

Un jour—c'était au printemps de 1859, à cette époque de l'année où, au séminaire de Nicolet, les élèves finissants, s'occupent et se préoccupent fort de leur vocation—un jour, disons-nous, un professeur, qui était ami de notre étudiant, l'aborde et engage avec lui la conversation suivante :

—Mon cher Anselme, vous me paraissez aujourd'hui plus sérieux, plus sombre qu'à l'ordinaire, vous serait-il arrivé quelque chose de désagréable ? Ou bien, songeriez-vous à votre avenir ? Je sais bien qu'en ce temps-ci, vous autres, messieurs les finissants, vous êtes occupés à régler chacun l'importante question de votre vocation. Mais il me semble que, pour vous, le problème n'est pas si difficile à résoudre ; il est même tout résolu et, d'avance, je jouis déjà du plaisir de vous voir l'an prochain comme confrère en soutane...

—A ce mot de soutane, voilà que le front de notre philosophe se déride et un sourire gracieux effleure ses lèvres ; mais répliquant à son interlocuteur :

—Mon cher monsieur, dit-il, si vous ne plaisantez pas, vous êtes bien aimable de me parler ainsi. C'est me faire beaucoup d'honneur que de me supposer digne d'entrer dans l'état religieux.

Toutefois je vous avouerai, en toute sincérité, que je n'ai jamais songé à cette vocation, et que c'est la première fois de ma vie que j'y pense en parlant avec vous. Mon unique désir, ma seule ambition est de servir notre mère la sainte Eglise en humble soldat, avec les faibles instruments de ma plume et de ma parole.

Dix ou douze ans après son départ du collège, nous revîmes Anselme Trudel dans une circonstance dont notre mémoire a bien gardé le souvenir. Ses vœux d'étudiant étaient alors en partie réalisés : il plaçait, au barreau de Montréal la cause de la veuve et de l'orphelin et, dans le journal *La Minerve*, celle de l'Eglise et de la société.

Ses goûts, l'inclinant à s'occuper davantage de politique, il résolut d'aborder la tribune parlementaire. L'occasion était favorable : le programme catholique, à la rédaction duquel il dut coopérer, venait de voir le jour, et les Chambres fédérales étant dissoutes, le peuple était appelé à se choisir des députés.

Anselme Trudel jeta donc les yeux sur son comté natal, le comté de Champlain. Il y comptait un bon nombre de parents et d'amis, qui applaudissaient à ses succès de légiste et de journaliste.

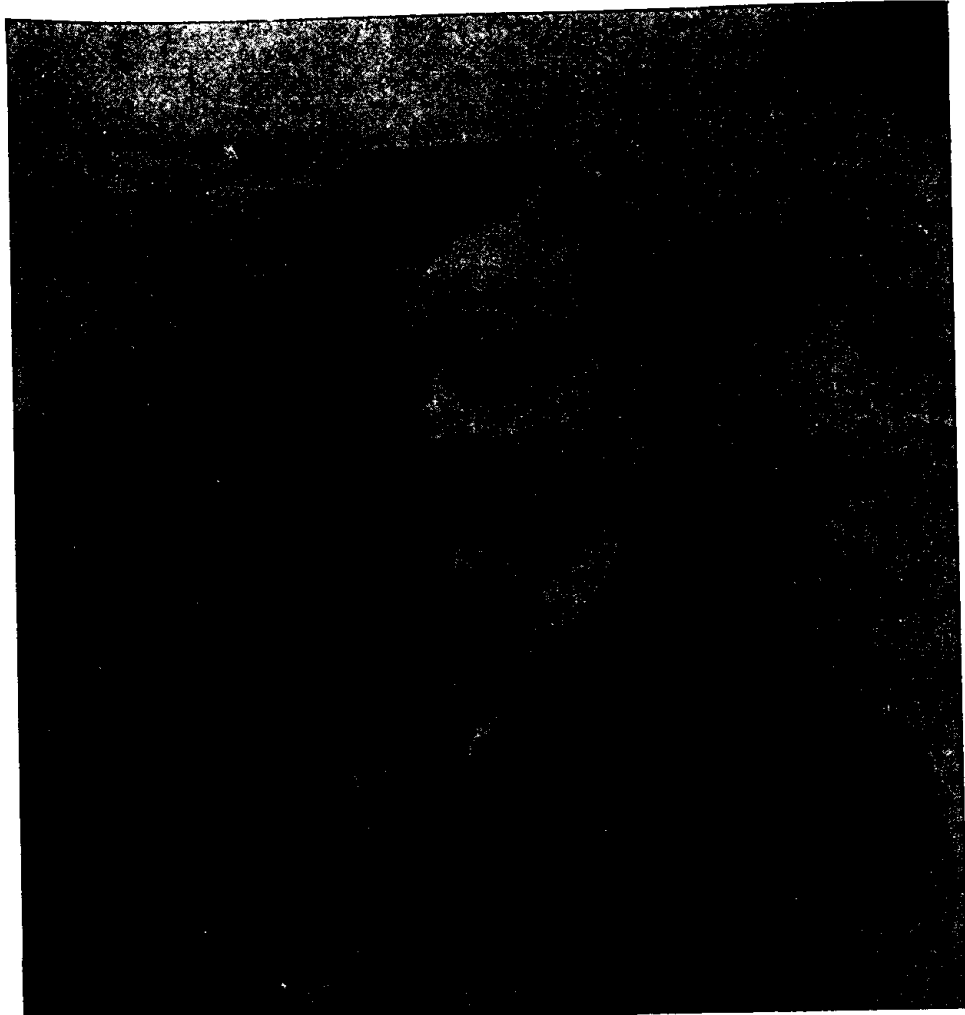
Mais une opposition redoutable se dressa contre sa candidature. Deux notaires bien connus et estimés, l'un, des Trois-Rivières, M. Téléphore Normand, naguère député à la Chambre de Québec, l'autre, le défunt Robert Trudel de la paroisse de Sainte-Geneviève de Batiscan, ancien membre lui aussi du parlement local, sollicitèrent en même temps qu'Anselme Trudel les suffrages des électeurs du comté de Champlain.

Au jour de la nomination des candidats, on vit en conséquence se former à Sainte-Geneviève, chef lieu du comté, une assemblée des plus nombreuses.

Les notaires adressèrent les premiers la parole. Leurs discours sensés, mais froids, intéressèrent plus ou moins leurs plus chauds partisans respectifs.

Lorsqu'Anselme Trudel se présenta à son tour à la tribune, la foule tout entière devint plus silencieuse que jamais. On sentait qu'elle était avide de faire connaissance avec le jeune champion de Montréal, autrefois l'enfant de Saint-Prospère, qui osait venir se mesurer avec de vieux athlètes. Elle attendait beaucoup de lui. Elle ne fut pas déçue.

Le discours de notre héros, plein de faits, d'idées et d'enseignements sur les questions politiques de l'époque, développé avec ordre et méthode, exprimé dans un style abondant, varié, déclamé d'une voix vibrante, fit une profonde impression sur l'assemblée.



L.-P. BRODEUR
Président de la Chambre des Communes

Elle reconnut vite en lui un homme distingué, un puissant défenseur de ses droits et de ses libertés. On put, dès lors, conjecturer de quel côté pencherait la majorité de ses suffrages.

Aussi, au jour du scrutin, Anselme Trudel remporta-t-il la palme.

A partir de la date de son élection, le député de Champlain prit plus que jamais une part active aux affaires publiques. Soit à la Chambre des Communes, soit au Sénat, où il eut l'honneur d'être admis, soit dans les journaux *Le Nouveau-Monde* et l'*Etendard*—feuille qu'il fonda lui-même,—toujours il s'intéressa vivement aux grandes questions qui concernent la religion catholique et la nationalité canadienne-française. Les sentiments religieux qu'il manifesta de bonne heure dans son enfance et au séminaire, il s'efforça de les entretenir et de les fortifier durant tout le cours de sa carrière. Il était ce que l'on appelle un catholique pratiquant.

Son titre de sénateur, sa qualité de journaliste catholique lui avaient créé des relations honorables, non seulement au pays, mais encore à l'étranger. On sait qu'il était l'ami et le correspondant de plusieurs célébrités européennes, entre autres du comte de Mun, de Lucien Brun.

Il n'y eut pas jusqu'au comte de Chambord qui lui porta intérêt ; notre sénateur un jour, eut l'honneur d'être l'hôte de Henri V à son château de Froshdorf.

Nous terminerons cette simple esquisse en proclamant que l'honorable Trudel, par son amour de l'étude et du travail, par sa conduite religieuse, par son ardent patriotisme, a bien mérité de l'Église et de la société, et a laissé à la jeunesse studieuse un bel exemple à suivre.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

PROFILS D'ARTISTES MONT BALAIS

Mlle MARGUERITE BÉRANGÈRE

L'autre soir, poussé je ne sais par quelle brise, j'errais sur la rue Sainte-Catherine Est. Tout à coup je me trouvai devant le Théâtre National Français.

Si j'y entrais, me dis-je, peut-être y trouverais-je un sujet de chronique : car une chose connue, c'est qu'un journaliste est toujours en quête d'un article.

Au bout d'une heure, mon sujet était trouvé, et dans mon cerveau venait d'éclorre le profil de Mlle Marguerite Bérangère.

La connaissez-vous ?

Une petite parisienne dans toute l'acception du mot : *physique*, *diction*, et surtout *esprit*.

Elle est encore toute jeune et se trouve dans le *sweet-sixteen* des poètes anglais. Elle en a le charme, la grâce, et dans la limpidité de son regard parfois légèrement moqueur on reconnaît toute la candeur de son âge.

Mlle Bérangère n'est au théâtre que depuis environ deux ans. Elle possède certainement de grandes qualités. Chez elle il n'y a encore que l'étoffe d'une artiste, il faut pour que son talent se développe, du travail et de l'expérience.

La diction est excellente. Ceci se comprend, elle est née française et a toujours vécu dans un centre éminemment littéraire. La voix est juste, bien timbrée, et les inflexions n'ont rien qui ne soit naturel.

Le geste est gracieux ; ceci encore découle naturellement d'un physique des plus agréables.

Il est incontestable que la beauté est un auxiliaire précieux ; cependant, une artiste doit se souvenir que le talent prime tout.

Mlle Bérangère possède une grande facilité pour la scène, elle est sympathique au plus haut degré : cependant je regrette qu'elle ne se place pas sous la direction artistique d'une personne pouvant lui inculquer les grands préceptes de l'art.

Mlle Bérangère est encore à l'âge où l'on sait ap-

prendre et comme elle possède tout, excepté la grand théorie, elle pourrait devenir, non pas seulement une grande artiste canadienne-française, mais une grande artiste d'où elle voudrait.

Celui qui connaît quelque chose dans les questions théâtrales, peut à première vue reconnaître chez cette jeune fille ce qu'on appelle une nature.

Il faudrait donc qu'on lui permit de se développer, de s'affermir. Malheureusement, ce n'est pas avec le travail qu'elle s'impose au théâtre où nous pouvons chaque jour l'entendre, qu'il lui sera possible de s'assurer les études qui lui sont nécessaires.

Il est bien difficile de pouvoir donner le genre exact vers lequel est attirée cette jeune artiste. Je l'ai entendue dans bon nombre de pièces, de comédies, de drames.

Chez elle, c'est toujours la même grâce juvénile, le même charme qui captive l'auditoire, mais il n'y a pas encore cette ligne démarcatrice qui indique la comédienne ou la tragédienne.

Cependant le pronostic est favorable. Mlle Bérangère a devant elle un bel avenir, et, connaissant l'amour qu'elle possède pour son art, nous ne pouvons dire autrement qu'il sera des plus brillants.

JÉHIN-PRUME.

CROQUIS DE QUÉBEC

Pourquoi le touriste aime-t-il tant Québec ? Les naturels du pays, ceux du moins qui sortent peu de chez eux, se rendent très imparfaitement compte de cette fascination.

Ce qui fait par dessus tout le charme de Québec, c'est la richesse de son coloris. La palette du peintre ne porte pas une plus grande variété de nuances. Le voyageur est littéralement pris par les yeux. C'est quand on voyage quelque peu qu'on sent la différence.

La nature et les circonstances ont voulu que Québec échappât à l'uniformité d'où naquit un jour l'ennui. Les grandes villes en général sont grises et ternes. Chicago est noire de fumée. Toronto est bardée de terra cotta de Toronto. Québec est un amphithéâtre dont chaque gradin diffère de teinte, depuis les toits étincelants au soleil et les verdoyants glacis qui couronnent ses sommets, jusqu'au sombre azur des eaux géantes qui baignent ses pieds de toutes parts. Dans ce fouillis de pierre, de brique et de bois, le jeu des ombres sans cesse changeantes cause des illusions d'optique sans fin, auxquelles prête encore l'irrégularité déconcertante des lignes. A chaque coin de rue donnant sur la campagne, c'est un tableau nouveau avec encadrements variés. Les horizons n'ont d'autre borne que la portée du regard. De toutes parts, en ville ou au loin, ce n'est qu'ondulations, lignes brisées. De cette variété de tons et de formes naît un charme indéfinissable, auquel ne saurait résister le plus blasé citadin des villes plates et sans horizon.

Québec est un immense caravansérail bâti à un nombre infini d'étages sur le plan des maisons de Chicago, avec des ascenseurs, des escaliers, des souterrains, des terrasses suspendues, et la plus grande véranda du monde entier où toute la famille va le soir humer l'air frais du fleuve...

De l'amphithéâtre où ses habitations sont étagées en gradins, le pauvre, à travers ses petits carreaux de vitre, jouit du même décor, de la même salubrité que le riche du haut de ses balcons dorés. On a ici l'égalité devant la nature !...

Ces capricieux découpages que j'aperçois de ma fenêtre, formés par l'ondulation des cimes des Laurentides sur le fond de l'horizon sans bornes, sont à eux seuls un spectacle devant lequel se fut pâmée l'intéressante Paule Méré de Cherbuliez, elle qui trouvait un langage mystérieux dans les lignes de ses montagnes. On doit être bien heureux derrière ces plis de terrain, et cependant c'est partout la terre, avec ses misères ! La distance donne l'illusion d'un facile élan de l'un à l'autre de ces sommets qui sont, pourtant, plus élevés que Québec, puisque c'est de là que nous arrive, par sa seule pesanteur de gravité, l'eau qui nous abreuve.

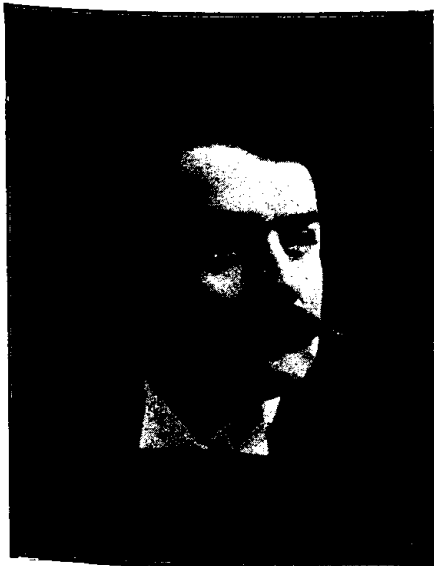
ULRIC BARTHE.



SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

M. L.-P. BRODEUR

M. L.-P. Brodeur, le nouveau président de la Chambre des Communes est né à Belœil, en 1860. Il fit ses études classiques au séminaire de Saint-Hyacinthe et ses études de droit à l'Université Laval. Admis au barreau en 1884 il devint l'associé de feu Edmond Lareau puis de l'Hon. R. Dandurand. Elu député du comté de Rouville en 1891, il a conservé ce comté au parti libéral depuis lors. C'est un brillant



M. Thomas Côté

avocat et un brillant orateur. De fait, malgré sa jeunesse relative, il est considéré comme un des chefs les plus importants du parti libéral.

M. E.-A.-B. LABOUCEUR

M. E.-A.-B. Ladouceur, président du club Laurier, vient d'être nommé greffier de la cour de police de Montréal, en remplacement de M. de Beaumont.

M. Ladouceur est âgé de 35 ans. Il a fait ses études classiques au collège Bourget, à Rigaud, et a étudié le droit à l'Université Laval. Il a été admis au barreau en 1893.

M. Ladouceur était président du club Laurier depuis le mois d'octobre dernier.

M. PHILIPPE HÉBERT

La Presse de cette ville nous apprend que M. Charles-Philippe Hébert, notre artiste canadien, a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Tous les Canadiens et particulièrement les Canadiens-français se réjouiront sans doute de ce grand honneur accordé à l'un des nôtres par la France.

Quelques notes biographiques sur M. Hébert :

Notre artiste national descend d'une de ces malheureuses familles si inhumainement chassées de l'Acadie. Son père, Théophile Hébert, un des pionniers des townships de l'Est, était cultivateur à Saint-Grégoire de Nicolet. Il avait épousé Mlle Julie Bourgeois, dont le père venait de La Rochelle, France. Charles-Philippe naquit à Sainte-Sophie d'Halifax, dans le comté de Mégantic, le 27 janvier 1850, et fréquenta l'école modèle de Saint-Grégoire. Mais il aimait mieux s'occuper à sculpter qu'à étudier ses leçons de grammaire. Ce goût était d'ailleurs naturel chez lui, car dès l'âge de six ans, on remarquait qu'il cherchait déjà à produire et à souffrir de son impuissance à rendre ce qu'il ob-



Mlle Bérangère

servait. Hébert, cependant, dut se livrer aux travaux des champs, si peu conforme à ses goûts pour gagner sa vie. Il avait dix-neuf ans, lorsqu'il entendit l'appel fait aux canadiens en 1869 pour la défense des Etats du pape. Il résolut de se joindre aux zouaves et partit pour Rome. Son rapide passage à travers New-York et Paris fut pour lui tout une révélation. A Rome, il passa des heures en extase devant les chefs-d'œuvre de ses musées et de ses églises. Le jeune Hébert revint au pays en 1871 et travailla pendant quelque temps sur une ferme aux Etats-Unis, puis devint agent pour la vente d'arbres fruitiers, puis vint se fixer à Montréal dans l'espérance d'exercer avec plus de facilité son talent. A l'exposition provinciale du mois de septembre 1873, il exposa un petit buste qui lui valut un prix et le même mois il entra comme élève

dans l'atelier de M. Bourassa, artiste, à qui l'on doit plusieurs ouvrages remarquables.

M. Hébert était enfin dans son élément. Il passa six années à étudier sous la direction de M. Bourassa puis il se rendit à Paris, où il employa une année à se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre. De retour au Canada, il fit le modèle de la statue de Salaberry, érigée à Chambly.

Il fut le lauréat du concours ouvert pour la statue de sir George-Etienne Cartier ; c'est aussi lui qui a fait la statue de sir John Macdonald.

En 1888 le gouvernement lui confia l'exécution des groupes et statues historiques destinés à orner la façade du nouveau palais législatif de Québec.

Pour l'exécution de ces importants travaux, il avait son atelier à Paris, rue de l'Ouest, où il conçut et



M. E.-A.-B. Ladouceur

exécuta aussi ce magnifique monument de Maison-neuve que l'on admire sur la Place d'Armes à Montréal. C'est aussi lui qui fit la statue du Père Garin, O. M. I., érigée à Lowell, aux Etats-Unis. Citons encore, parmi les œuvres dues à son fin ciseau, ce splendide groupe de la lutte de la civilisation contre la barbarie connu sous le nom de "Sans merci." Il fit un projet pour le monument de Champlain, à Québec, que beaucoup de Canadiens ont regretté de ne pas avoir vu adopter.

M. Hébert est le possesseur de plusieurs médailles et a reçu plusieurs prix en argent, conquis par ses œuvres, notamment la médaille de la confédération, qui lui a été offerte par le gouvernement de la Puissance en 1894 comme marque d'appréciation de talent.

M. Hébert est marié à Mlle Marie Roy, et il est le père de six enfants.

LE CANAL DE CHAMBLY

Le canal de Chambly a été commencé le 1er octobre 1831 et ouvert à la circulation dans le printemps de 1843. Il permet d'éviter les rapides entre Chambly et Saint-Jean, distance de douze milles. Le coût total de ce canal, y compris les dépenses faites jusqu'à 1893 s'élève à la somme de \$677,318.82.

On jugera de l'importance du trafic de ce canal par les données suivantes : Le système Richelieu commence à Sorel, au confluent du Saint-Laurent et du Richelieu, soit quarante-cinq milles plus bas que Montréal. On monte le Richelieu jusqu'à l'écluse de Saint-Ours, de Saint-Ours à Chambly, de Chambly à Saint-Jean, de Saint-Jean à la frontière, de la frontière au canal Champlain, du canal Champlain au canal Erié, du canal Erié à Albany, et d'Albany à New-York. En tout, quatre cent onze milles.—R.



M. PHILIPPE HEBERT, SCULPTEUR CANADIEN

Après la Grand'Messe

PAR A.-H. DE TRÉMAUDAN

—Entrons-nous prendre une tasse de café ?
—Allons-y.
Bras dessus, bras dessous, les trois amis entrèrent dans la petite auberge en face de l'église, où il y avait déjà pas mal de buveurs parlant haut et trinquant ferme. C'était un dimanche, dimanche après la grand'messe.
—Ohé ! la mère Machin, trois cafés par ici.
—Tout de suite, on y va.
En ce moment entrèrent deux braves paysans, dont l'un semblait vouloir se donner un petit air d'importance.
Ils vinrent s'asseoir à une table auprès de nos trois amis, et celui qui avait paru, tout à l'heure, n'être rien moins qu'un personnage commanda :
—Deux cafés, s'il vous plaît.
—Et du bon, dit entre haut et bas par manière de plaisanterie, celui qui se trouvait le plus rapproché de lui sur l'autre table.
Il s'appelait Jules Rouse et il prenait toujours un plaisir énorme à se "payer la tête" des bons campagnards, qui ne lui en voulaient pas plus pour cela.
—Bien sûr du bon, rétorqua l'autre, pourquoi pas ?
—Je ne demande pas mieux moi !
—Dis donc, toi, le malin, ce n'est pas la peine de vouloir me la faire, tu sais. Je te connais assez comme cela, va ! Tu n'es que le gars du Père Rouse après tout.
—Bien sûr, donc ! Mais moi aussi je vous connais bien. N'êtes-vous pas M. Massiot, maire de Saint-Canton.
—Oh ! non, pas maire, dit l'autre en se rengorgeant, encore que premier adjoint.
Jules Rouse se tourna brusquement du côté de l'un de ses amis, homme étranger au pays qu'il avait depuis quelques jours à son service, et comme frappé d'une idée soudaine :
—Dites donc, vous, est-ce que vous ne me disiez pas tout à l'heure que vous vouliez acheter un cheval ?
—Mais si, mais si, s'empressa de répondre l'autre qui comprit que son patron voulait se payer une petite plaisanterie dans le genre de celles qu'il lui avait vu faire depuis qu'il était à son service et auxquelles il ne demandait qu'à y jouer sa part, quand l'occasion s'en offrait.
—Bien sûr, vous n'êtes pas venu au bourg à pied, M. le premier adjoint ?
—Pas souvent que vous me prendrez à aller à pied quand j'ai un cheval à l'écurie.
—Et un bon encore, je parie.
—Ce n'est pas pour rire, mais il va seulement bien.
—Justement le cheval qu'il me faut, je suis sûr, interrompa le prétendu acheteur.
—Eh bien ! je vous assure que vous ne pourriez trouver une meilleure occasion, dit Jules Rouse ? Peut-on le voir, votre cheval ?
—Tenez, regardez par la fenêtre ; le voilà attaché là à la barrière, juste en face de nous.
—Oh ! je le vois. Il me plaît rudement bien. Tenez, je suis sûre que nous allons nous entendre, Massiot. Combien en voulez-vous ?... ou plutôt dites donc, je ne voudrais pas acheter un cheval comme cela sans l'essayer. Peut-on le monter votre bidet ?
—Tant que vous voudrez. Tenez, si vous voulez seulement sortir, vous allez pouvoir le voir plus à votre aise et l'essayer si cela vous va.
—Allons-y, dit Pierre Dubot—c'était le nom de l'acheteur improvisé.
Ils sortirent tous les cinq, et le propriétaire du cheval s'en alla détacher un petit bidet étique qui paraissait bien avoir vingt ans et devait bien pouvoir

faire "quatorze lieues en quinze jours", comme on dit par là.
—Un beau cheval ma foi, disent à la fois Jules Roux et son homme engagé.
—Il n'est pas bien gras, mais avec un peu de soin...
—Laissez donc, Monsieur l'adjoint, vous êtes trop modeste. Si tous les chevaux du canton étaient en aussi bon état... Y a-t-il moyen de monter dessus ?
—Mais oui, que je vous dis.
—Il n'est pas méchant ? Il ne rue pas au moins ?
C'est que, voyez-vous, les chevaux, ça ne me connaît guère.
—Pas le moindre défaut, mon cher monsieur.
Pierre Dubot empoigna d'une main la haridelle par la crinière et de l'autre s'accrocha à l'espèce de bât qu'elle avait en guise de selle. Au moment de s'enlever il se retourna :
—Vous êtes bien sûr qu'il ne me jouera pas de tours ?
—Mais non, que je vous répète. Ayez donc pas peur.
Dubot se prépara encore une fois, puis se retournant de nouveau :
—Non, mais vous savez : votre cheval a l'air pas mal fringant et je ne tiens pas à me casser les côtes ; vous répondez de tout accident ?
—Dame. Si vous savez seulement vous tenir un tantinet, oui je réponde de tout.
—Je me risque alors.
Dubot sauta vivement en selle et saisit les rênes. D'abord il fit mine de vouloir retenir sa monture, puis il commença à la frapper des talons.
—Hue ! hue donc !
—C'est que, faites attention, vous savez, disait pendant ce temps-là le propriétaire qui tenait encore sa bête par la guide. Il pourrait bien s'emballer si vous l'excitez trop.
Dubot devenait plus hardi.
—Ayez pas peur, allez. Hue ! hue donc !
Le bidet n'avançait qu'au petit pas.
—M. Jules Roux, dit le cavalier en se tournant du côté de celui-ci, vous n'avez pas une baguette ?
—Vous n'en avez pas affaire ; vous allez voir tout à l'heure. Attendez seulement que je vous conduise à travers tout ce monde-là.
C'était à la sortie de la grand'messe, nous l'avons dit, et la petite place de l'église était couverte d'hommes et de femmes causant par groupes.
Le petit cortège s'avança et le père Massiot, pour faire ranger les gens, cria à tue-tête par manière de plaisanterie :
Venez voir la mode du Portugal,
La bête sur l'animal.
Pierre Dubot, lui, restait sérieux au milieu des éclats de rire, continuant à exciter sa monture de la vigueur de ses talons.
On pouvait l'entendre geindre, tant il y mettait de bonne volonté !
A la fin le bidet perdit patience et se mit au trot, le père Massiot lâchant la rêne du moment que ses petites jambes ne lui permirent plus de se maintenir à la hauteur du cheval.
Un moment après, monture et cavalier avaient disparu aux regards fixés sur eux.
Le premier adjoint de Saint-Canton revint trouver ses amis demeurés à la porte du cabaret, riant à cœur joie de la petite plaisanterie imaginée par Jules Roux.
—Dites donc les gars, dit-il en les rejoignant, tout

ça n'est pas une raison pour laisser notre café refroidir.
—Vous avez toujours raison, Massiot.
On rentra, et tout en dégustant le mocha plus ou moins coupé de chicorée, on se remit à causer du cheval, Jules Roux, d'un ton tout à fait sérieux, ne tarissant pas d'éloges à son sujet.
—Non mais, dit-il tout à coup, votre acheteur me paraît être bien longtemps. Il y a bien un quart d'heure qu'il est parti. Le connaissez-vous ?
—Moi, pas du tout.
—Et vous lui avez confié votre cheval comme cela, sans le connaître ?
—Mais vous le connaissez.
—Moi ? je ne l'ai jamais tant vu qu'aujourd'hui. Le connais-tu, toi, Auguste ?
—Non.
—Je croyais moi que c'était un de vos amis, et c'est pour cela que je me suis fié.
—Eh bien, vous voilà dans de beaux draps, mon cher Massiot. Obligé de vous en retourner à pied.
—Non, mais tout de bon, vous ne voulez pas vous moquer de moi ? Vous ne savez pas quel est cet individu ?
—Je ne connais même pas son nom.
—Mais, pourtant il était attablé avec vous et il paraissait vous connaître, vous en particulier, Jules Roux. Je l'ai entendu vous appeler par votre nom.
—Il aura sans doute entendu Auguste ici me nommer.
La femme de l'aubergiste passait en ce moment.
—Le malheureux compagnon l'interpella :
—Connaissez-vous l'homme qui est parti avec mon cheval tout à l'heure.
Jules Roux lança un rapide coup d'œil à la femme qui comprit :
—Ma foi non, M. Massiot, je ne le connais pas.
Le pauvre premier adjoint paraissait désespéré.
—Je crois bien tout comme que c'est vrai, qu'il a déguerpi avec mon cheval. Si vous m'aviez averti aussi !...
—Est-ce que je savais, moi...
A ce moment Pierre Dubot rentrait, jurant tempét et vociférant en termes très énergiques.
—Bigre, vous avez été bien longtemps à essayer le cheval, s'écria le bonhomme Massiot.
Le cavalier roulait des yeux furibonds.
—Tâcher de rester tranquille, vous, ou ce n'est pas sûr que je me retienne ; vous avez du toupet de faire les gens risquer de se faire tuer comme cela.
—Que vous est-il donc arrivé, demanda Jules Roux sérieusement.
—Figurez-vous... Mais d'abord, laissez-moi boire un coup, je meurs de soif. Figurez-vous qu'en tournant la maison que vous voyez là-bas, le bidet s'emballa malgré tous mes efforts pour le retenir. Du trot il passe au galop, du galop simple au triple galop et patapoum, patapoum, nous voilà partis comme une dépêche télégraphique. J'avais du mal à reprendre haleine, tant le satané animal allait vite ! Jour de Dieu, je me crus perdu ! Du diable, si je ne pensais pas que la bête eût pris le mors aux dents.
Se tournant du côté du père Massiot, qui ouvrait des yeux grands comme des portes cochères :
—Vous allez en avoir des dégâts à payer, vous, mon ami : clôtures brisées, jardins abîmés, champs endommagés ! Justement votre rossard de cheval ne s'est-il pas arrêté au beau milieu d'une pièce de froment où se trouvait le propriétaire en contemplation devant sa récolte. Ah Messieurs ! Si vous l'aviez entendu !...
—Jour d'un petit bonhomme, s'est-il écrié, il me paiera cela le père Massiot : Je le reconnais son cheval.
—Oui, vous pouvez vous attendre à un joli petit procès-verbal, tout adjoint que vous êtes ! Inutile de vous dire que je n'en veux pas de votre rosse.
Le père Massiot était violet de peur.
—Dis donc, dit-il à son compagnon, si nous filions, hein !
—M'est avis que c'est le plus sûr.
Les deux campagnards sortirent sur le champ laissant les trois amis se désopiler tout à leur aise.
—Est-ce vrai tout cela ? demanda Jules Roux.
—Allons donc ! dit l'autre en levant les épaules.

LE LIVRE DE LA VIE

Le livre de la vie est vraiment monotone ;
Le nombre des feuillets en est seul varié.
La préface promet beaucoup plus qu'il ne donne.
Et le bonheur en est le chapitre oublié !

Sa lecture jamais n'a satisfait personne.
En brochure il se brise, et s'il est relié
N'est-ce pas en chagrin ? Pour moi ce qui m'étonne,
C'est qu'on lise toujours ce livre décrié !

Il est vrai que parfois la tranche en est dorée,
Mais l'or est toujours mince et dure peu de temps ;
L'hiver fêtré si tôt les couleurs du printemps !

La page en est aussi quelquefois décorée ;
Mais les gais ornements sont rares et perdus
Parmi les dessins noirs et les pleurs répandus !

A.-B. ROUTHIER.

UN CONFERENCIER FRANÇAIS EN AMERIQUE

Le " Cercle Français de l'Université Harvard " a invité, cette année, M. Gaston Deschamps, l'éminent critique littéraire du *Temps*, à faire les conférences de la Fondation Hyde à Cambridge. Il donnera durant ce mois, huit conférences sur le " Théâtre Contemporain. "

M. Gaston Deschamps est né à Nelle, dans les Deux Sèvres, en 1861. Il fit ses études au lycée de Niort, puis au Collège de Sainte-Barbe, à Paris, et fut admis, en 1882, à l'École Normale Supérieure. Agrégé de l'université en 1885, il fut envoyé, après concours, à l'École française d'archéologie, que le gouvernement français entretient à Athènes, sous les auspices de l'Institut de France.

C'est en qualité de membre pensionnaire de l'École Française à Athènes, que M. Gaston Deschamps explora plusieurs régions de l'Asie Mineure. Ses travaux épigraphiques ont fait l'objet de plusieurs rapports à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Dans l'intervalle de ses voyages, M. Gaston Deschamps envoya, d'Athènes, des correspondances littéraires et politiques au *Journal des Débats*. Ces correspondances furent remarquées par M. Ludovic Halévy, de l'Académie Française, qui conseilla au directeur du *Journal des Débats*, de s'assurer la collaboration du jeune helléniste. C'est ainsi que M. Gaston Deschamps entra dans la carrière des lettres.

Il devint, en 1890, secrétaire de la rédaction du *Journal des Débats*, et collabora, en même temps, à la *Revue Bleue* et à la *Revue des deux Mondes*.

En 1892, il publia *La Grèce d'aujourd'hui*, qui fonda sa réputation littéraire ; cet ouvrage fut couronné par l'Académie Française.

Il publia, en 1893, *Sur les Routes d'Asie*, souvenirs de ses voyages. Cette même année, M. Jules Ferry, président du Sénat, s'adjoignit M. Gaston Deschamps comme chef de cabinet. La mort du célèbre homme d'Etat, survenue quelque temps après, rendit l'auteur de *La Grèce d'aujourd'hui* au culte exclusif des lettres.

Successeur d'Anatole France dans les fonctions de critique littéraire du *Temps*, M. Gaston Deschamps publie, chaque semaine, depuis sept ans, un article de fonds où il étudie le mouvement des lettres contemporaines. Une partie de ces études a paru dans les cinq premiers volumes de *La Vie et les Livres*. Ce titre indique l'idée que M. Gaston Deschamps se fait de sa fonction. Il ne sépare pas les livres de la vie, ni la littérature de la société.

En 1895, il alla visiter en Italie Gabriel d'Annunzio et Fogazzaro, et provoqua le vif mouvement de curiosité qui a tourné l'esprit français vers la littérature italienne.

M. Gaston Deschamps fit paraître, en 1896, un roman *Chemin Fleuri*, où les critiques reconnurent un fragment d'autobiographie, et, en 1897, un ouvrage sur *Marivaux*.

Le critique littéraire du *Temps* a publié aussi, en 1899, un volume d'études sociales, intitulé *Le malaise de la Démocratie*.

M. Gaston Deschamps est chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1895.

Comme les conférenciers précédents du Cercle Français d'Harvard, M. Gaston Deschamps a été invité par beaucoup d'universités et de collèges, notamment par :

Adelphi, de Brooklyn, Alliance Française, New-York, Alliance Française, Boston, Alliance Française, Montréal, United States Naval Academy, Annapolis, New-York Archaeological Society, Brooklyn Institute of Arts and Sciences, Brown, University of California, University of Chicago, Cercle Français, Boston, Cercle Français, Cincinnati, Columbia, Cornell, Laval et McGill, Montréal, Mount Holyoke, Nouvelle-Orléans, Université de Ottawa, Packer Institute of Brooklyn, Smith, Société Historique, Boston, Syracuse, Trinity, Vassar, Wells, Wellesley, United States Military Academy, West Point, Williams, Catholic University of America, Washington, Yale, etc.

Nous avons hâte d'entendre cet intéressant conférencier.

L'amitié a sa racine dans l'estime, et sa fleur dans le sacrifice. — C. DE STE-FOYE.

Dans les églises, aux heures de recueillement et de prière, on sent un souffle divin qui passe et fait incliner les têtes, comme ces longues brises qui courbent les moissons déjà mûres. — JEANNE DOMPIERRE.

BIBLIOGRAPHIE

La Noël au Canada, contes et récits de Louis Fréchet. Illustrations par Frédéric Simpson Coburn, Toronto. N. Morang & Cie, éditeurs, 1900. 1 vol. de 288 pages, relié en toile, fers spéciaux.

Nous accusons réception de ce splendide ouvrage dont nos lecteurs connaissent le contenu en partie, mais qui n'est pas moins un événement à cause du nom de l'auteur et de la toilette artistique du volume. Nous croyons que ce livre devrait se trouver dans toutes les bibliothèques de famille. Il le mérite à plus d'un titre. Nos remerciements à l'auteur et nos félicitations aux éditeurs.

Chronique du Lundi, de Françoise (1er vol. 1891-95). Un fort volume de 325 pages. 35 cts.

Encore un livre à recommander à nos lecteurs et surtout à nos lectrices. Françoise y a mis toute son intelligence, tout son cœur et toute sa gaieté ; elle y a versé tout son esprit, toute sa bonté et toute sa mélancolie. Je ne sache pas de lecture plus attrayante que ces chroniques, je ne sache pas de livres qu'on peut relire plus souvent en éprouvant toujours un plaisir nouveau. Procurez-vous les *Chroniques du Lundi*, lisez-les et vous me remercirez.

UN CONCERT IMPROVISÉ

(Voir gravure)

Quelle agréable surprise attend la maman qui pénètre à l'improviste dans le salon. Tous ses bébés, du plus petit au plus grand, sont au piano, étudiant à dix mains un morceau de choix, qu'ils joueront, du moins ils le croient, le jour de la fête de leur mère chérie.

L'horrible cacophonie passe inaperçue de la chère maman, qui ne voit que l'intention.

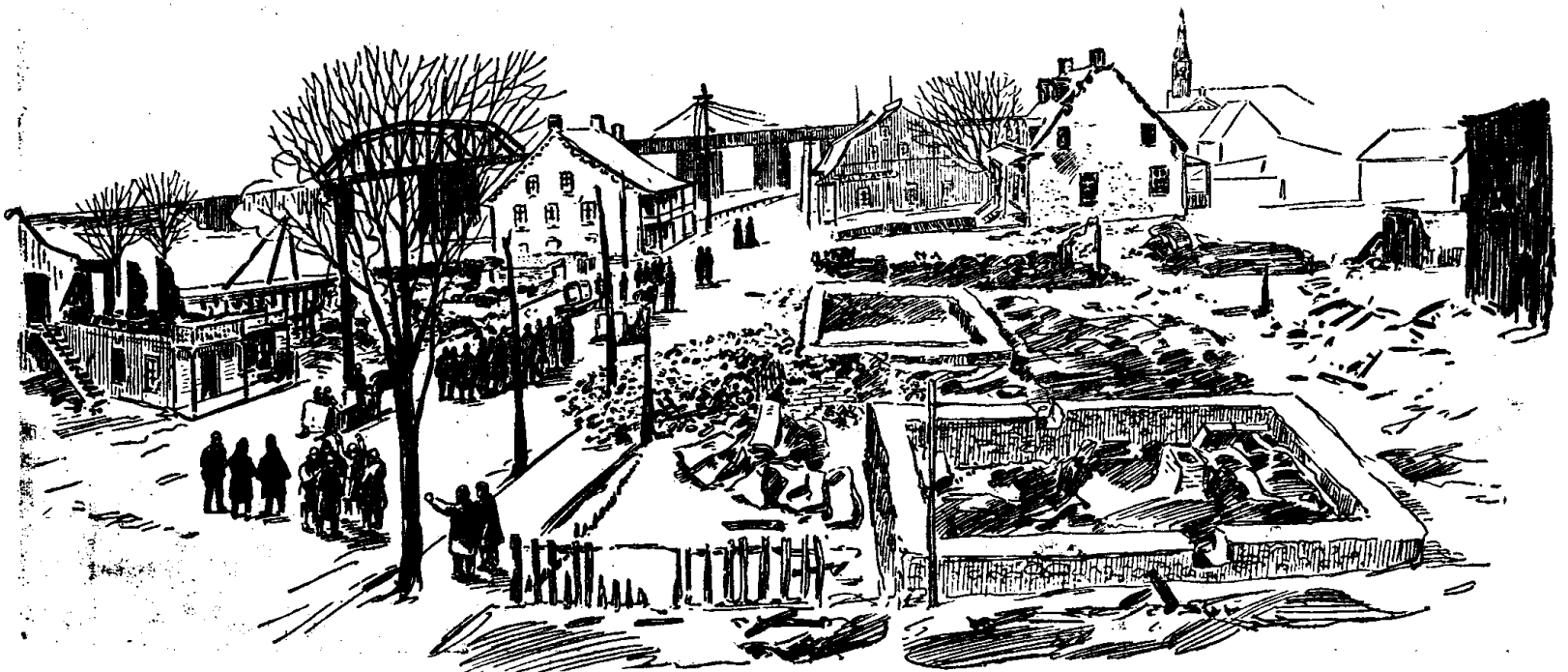
NÉCROLOGIE

Le 26 janvier dernier mourait, à l'âge de 31 ans et 8 mois, Mme Geo. Lefrançois, née Joséphine Glackmeyer.

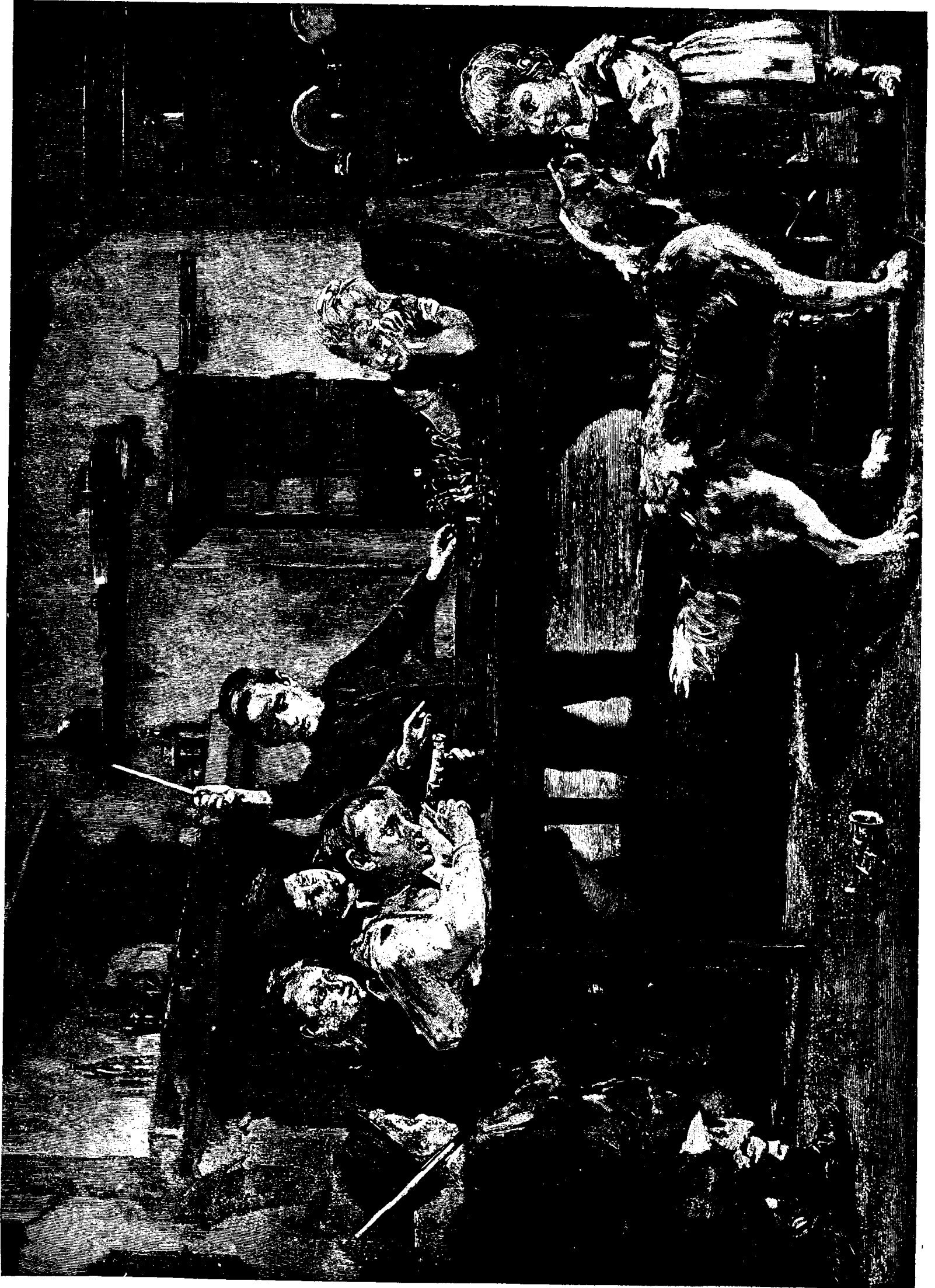
Aimable, très distinguée, elle laissera de profonds regrets parmi tous ceux qui l'ont connue. Les pauvres la pleureront aussi ; son extrême charité faisait qu'on ne s'adressait jamais en vain à son bon cœur.

Mme Lefrançois a eu plusieurs enfants qu'elle perdit tout jeunes. Fervente chrétienne, elle a supporté avec la plus touchante résignation les peines qui l'ont atteinte ; enfin, c'est avec tous les secours de la religion qu'elle s'est, à son tour, doucement endormie.

Nous prions la famille éplorée de recevoir nos condoléances.



Croquis des ruines du village de Sainte-Anne de Bellevue après l'incendie de la semaine dernière



LE COUP DE CANON. — D'après le tableau de M. d'Entraignes

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

F.-X.-A. Trudel

Dessin de Edmond-J. Massicotte

Né à Sainte-Anne de la Pérade en 1838. Mort à Montréal en 1887. Avocat, journaliste, sénateur. Un des polémistes les plus instruits et les plus redoutables de son époque

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Le *Globe* reproduit l'annonce suivante, parue dans un journal local anglais : " On demande de suite, en vue de mariage, un beau jeune homme, adonné aux sports, excellent cavalier, mais pas buveur. Doit posséder des chiens de chasse."

D'après la *Nazione*, les pèlerins de l'Année Sainte auraient apporté au Saint-Siège une obole de 10,600,000 liras. Le Pape destinerait une partie de cette somme à la fondation d'un grand hospice près Santa-Maria, lequel servirait à héberger les pèlerins.

C'est une doctoresse américaine, miss Anna Hatfield, qui s'est mise à la tête d'un mouvement contre le baiser. D'après elle, l'habitude de s'embrasser est une coutume barbare et anti-hygiénique pire que l'alcoolisme et que la loi devrait interdire. Miss Hatfield déclare qu'une personne ne devrait pas en embrasser une autre sans s'être au préalable lavé la bouche avec un antiseptique assez efficace pour détruire les bactéries qu'elle contient toujours.

L'hygiène est inexorable.

L'Amérique est vraiment un bien beau pays. On y trouve de tout. Il y en a pour tous les goûts. Et l'homme le plus civilisé de la planète serait en Amérique, comme le plus sauvage, tout à fait à sa place.

Après avoir tant de fois vanté le génie merveilleusement pratique autant qu'imaginatif des inventeurs américains, il nous faut enregistrer une étrange petite nouvelle.

Cinq jeune filles chinoises ont été vendue, la semaine dernière, à San-Francisco, aux enchères publiques. Elles ont été adjugées pour un prix moyen de 400 dollars chacune.

C'est peu, en vérité !

Voilà près de deux ans, une île du Pacifique disparaissait un beau matin, sans crier gare. Et depuis on ne l'avait jamais revue. Lorsque tout récemment le commandant du croiseur anglais *Porpoise*, naviguant en plein Pacifique, rencontra une terre qui ne figurait pas sur les cartes récentes. Après quelques recherches, on reconnut qu'il s'agissait de l'île de Falcon, émergée le 14 octobre 1885, au cours d'une éruption volcanique. En 1898, l'île qui, dans sa courte existence de treize ans, s'était couverte d'une luxuriante végétation, disparaissait complètement. Sa résurrection, survenue sans doute récemment, fera modifier les lignes de navigation qui sillonnent ces parages.

L'île de Falcon peut se vanter d'avoir l'humeur voyageuse.

La statistique n'est pas toujours gaie. Elle est souvent accusatrice et quelquefois macabre. Mais elle est toujours curieuse et intéressante.

Le *Medical Record*, traitant de la question des suicides, nous apprend que c'est en Saxe qu'on en voit le plus, ensuite en Danemark, après en France, et en quatrième lieu en Russie.

Il paraît que les hommes se tuent plus volontiers que les femmes.

Les suicides sont plus nombreux dans l'armée que chez les civils.

Enfin, fait important : le mariage diminue le nombre des suicides.

Répétons donc, avec la vieille chanson : Gai, gai, marions-nous !

Il fallait s'y attendre. Depuis que le sel a été sacré " élixir de longue vie ", les hommes, qui depuis la naissance du monde ne cherchent qu'à prolonger leur courte existence, se sont mis à en manger effroyablement.

Les Anglais surtout se montrent enragés. La consommation du sel a augmenté dans les restaurants de Londres, à un point tel que les salières sont toujours vides.

Les habitués des grands restaurants ne cessent de demander aux patrons de servir plusieurs fois par semaine des plats très salés comme le " pickled pork " et les " Cloaters ".

Quel sera le résultat de tout ceci ? Une notable augmentation, sans nulle doute, du prix du sel.

Une bien jolie histoire est contée par la *Gazette de Bombay*.

Lors de son récent voyage le vice-roi des Indes, lord Curzon, manifesta le désir de chasser à l'ours. Grand embarras du gouverneur ! Ce plantigrade avait depuis beau temps disparu de la région.

Ce fonctionnaire émérite donna pourtant complète satisfaction à son supérieur, qui put prendre part à la chasse à l'ours demandée. Il est vrai que, le jour de la chasse, on s'aperçut qu'un des pensionnaires du Jardin zoologique de la ville manquait à l'appel.

Par bonheur, le vice-roi est mauvais tireur ; il manqua son coup, de sorte que, dès le lendemain, à la grande joie des petits Hindous, Martin avait repris possession de sa cage au Jardin zoologique.

Parmi les journalistes de New-York, une femme Mme Charlotte Wharton se distingue par son souci de la vérité poussé jusqu'à l'extrême. Tous ses articles—articles de reportage hardi,—sont vécus.

Successivement Mme Charlotte Wharton s'est faite scaphandrière, aéronaute et dompteuse.

Elle a plongé dans les mers à une profondeur de cinquante pieds, et elle a été enchantée de cette petite excursion sous-marine. Elle est montée en ballon, le vent projeta la nacelle contre un mur, et elle n'eût qu'une épaule démise—ce qu'elle considéra comme une grande chance.

Enfin, entrée dans une cage contenant plusieurs lions, Mme Wharton en sortit saine et sauve.

Il faut avouer que peu de journalistes masculins sauraient montrer autant d'intrépidité et surtout conserver autant de bonne humeur que cette " reporteresse ".

Il y a en ce moment, aux Etats-Unis, un acrobate nommé Marsh, qui exécute un prodigieux exercice, comparable par sa hardiesse, à ceux du célèbre Blondin.

Marsh fait construire une sorte de charpente surmontée d'un plancher très fortement incliné, et établi à une hauteur de 15 à 20 verges au-dessus du sol. C'est de la partie supérieure de cette estacade que, monté sur une bicyclette, il descend à toute vitesse la pente rapide, qui n'a pas plus d'une vingtaine de verges de longueur. Un peu avant d'arriver à l'extrémité, il lâche sa machine, et s'élançant dans le vide, il va plonger dans un bassin plein d'eau disposé à 15 verges en avant de l'estacade !

L'adresse du hardi plongeur consiste surtout à diriger sa machine de façon à éviter de la rencontrer dans sa chute.

Il paraît que les transactions matrimoniales comprenant la vente aux enchères des épouses n'étaient pas

rars entre 1811 et 1820 surtout dans le Kent, en Angleterre.

En janvier 1815, un homme du nom de John Osborne, qui vivait à Clouthurst, vint dans cette ville dans le but de vendre sa femme au marché, mais comme ce n'était pas un jour de marché, la vente eut lieu à l'enseigne du Coal Barge, dans Earl Street, où la femme fut vendue avec son enfant à un homme du nom de William Serjeant, et cela pour la somme de 1 livre sterling.

Le marché fut d'ailleurs fait d'une façon régulière, le vendeur ayant rédigé un acte et une convention. Les témoins y ont signé selon les règles la femme et l'enfant ont été remis à l'acheteur à la satisfaction apparente de tout le monde.

N'importe. Il serait peut-être difficile de conclure aujourd'hui un semblable marché. Quoi qu'on en dise, le monde a un peu progressé depuis 80 ans.

En Australie, on vient de faire saisir par huissier... un navire de guerre, tout simplement !

Il paraît que le mess des sous-officiers du *Glacier*, bâtiment de la marine américaine devant environ 250 dollars à un négociant de Sydney, qui désespérant de se faire payer, avait fini par avoir recours aux bons soins d'un huissier.

Celui-ci vint un beau matin—ils n'y vont pas de main-morte les huissiers en Australie—coller son papier timbré sur le grand mât du navire.

Il fallut s'expliquer. L'huissier disait avoir obtenu l'autorisation de saisie. La chose semblait pour le moins extraordinaire.

Avertie, la vice-amirauté apprit, à sa grande surprise, qu'il ne s'agissait pas d'un navire marchand comme l'huissier l'avait laissé supposer.

Le gouverneur dut adresser ses excuses au consu américain. Quant à l'huissier il lui a fallu décoller son papier timbré.

Décidément tout arrive. Il suffit de vivre pour voir les choses les plus folles, les plus incroyables, les plus extraordinaires.

Auriez-vous jamais cru que la croix de la Légion d'honneur pût faire mourir quelqu'un de joie ?

Eh bien ! écoutez pour vous édifier, la petite histoire toute récente et très véridique qui suit :

Un brave serviteur de la marine de Toulon, M. Mathurin Nogre, adjudant principal, se trouvait au milieu de sa famille lorsqu'on vint lui annoncer qu'il était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En apprenant que le gouvernement lui conférait la croix, son émotion fut telle qu'il eut à peine la force de dire : " merci " à la personne qui lui avait apporté l'heureuse nouvelle. Aussitôt après il s'affaissa et les yeux fixés sur sa femme et son enfant demeurés atterrés, il rendait le dernier soupir. La joie l'avait tué.

M. Nogre n'avait que quarante-quatre ans.

Faut-il tout de même que la passion des distinctions et des décorations sévisse violemment en France pour que de tels faits se produisent.

Quand on est millionnaire et Américain et qu'on se donne la peine de frauder, c'est évidemment que la chose en vaut la peine.

Aussi est-ce un nombre respectable de millions de dollars que soustraient, chaque année, les richissimes New Yorkais associés dans ce noble but.

La fameuse succession de Cornelius Vanderbilt a fait découvrir le pot aux roses.

Le défunt avait trouvé le moyen de ne payer de droits que pour une propriété personnelle évaluée 400,000 dollars, alors qu'il avait, dans New-York pour 15,200,000 dollars de biens.

Conséquence plutôt fâcheuse pour eux, les héritiers paieront trente ou quarante fois plus d'impôts que feu Vanderbilt, soit 355,600 dollars.

Quant aux rôles des contributions des autres millionnaires ils seront également révisés.

Et si cette menace ne reste pas vaine, les millions bientôt vont pleuvoir.

AU COIN DU FEU



CARNET MONDAIN

Mercredi soir, le 6 février courant, Mlle Girard sœur de M. le Dr S.-J. Girard, recevait ses amis et connaissances dans la salle Raby. La réunion a été nombreuse et la soirée des plus agréables.

Le 3 février, Mlle Antoinette Massicotte recevait chez elle un joli cercle d'intimes. La danse, la musique, le chant et la déclamation se partagèrent les moments de cette agréable soirée où l'on s'amusa jusqu'à une heure avancée de la nuit, ou plutôt du jour.

Les dames et demoiselles de la société de Sainte-Anne de Bellevue sont à organiser une très jolie soirée, qui aura lieu le 11 février à l'hôtel Clarendon.

Nombre d'invitations ont été faites à des membres en vue de notre société montréalaise. Nul doute que le succès couronnera les fatigues que s'imposent ces dames pour amuser leurs invités.

Mercredi et jeudi, 13 et 14 février, grand banquet annuel de l'Hospice Saint-Joseph, en faveur des orphelins de cette institution.

La fine fleur de notre aristocratie montréalaise sera présente. C'est pour elle tradition d'encourager ces agapes de la charité.

Mets succulents et variés, bonne compagnie, gais propos, etc. Qu'on s'y donne donc rendez-vous ! Ce plaisir en vaut un autre, certes ! Ces deux banquets seront servis par les plus gracieuses jeunes filles de notre ville, en costume blanc.

Mardi, 5 février, avait lieu à l'église Saint-Joseph, rue Richmond, le mariage de M. Camille Sénécal, marchand de nouveautés de cette ville, avec Mlle Bernadette Bélanger.

La bénédiction nuptiale fut donnée à la jeune épouse par son frère, M. l'abbé A. Bélanger, curé de Saint-Joseph.

Une délicate et poétique allocution prononcée avec émotion par M. le Curé à l'adresse du jeune couple agenouillé devant lui, marqua d'un cachet tout particulier de grâce et d'affection cette circonstance grave et solennelle.

La musique délicieuse, le chant ravissant, la parure d'autel artistique jetaient un éclat que rehaussait encore la riche toilette que la jolie mariée portait avec une élégance toute simple et charmante.

Les cadeaux riches et nombreux et l'affluence de parents et d'amis sympathiques, témoignaient hautement de la considération et de l'estime dont jouissent les nouveaux époux et leurs familles.

M. et Mme Sénécal sont partis en voyage de noces. Ils visiteront New-York, Philadelphie et Washington. Nos vœux les accompagnent.

LA MODE



Robe d'intérieur

Quant aux manches, la fantaisie la plus grande se donne carrière ; cependant, on doit constater un enthousiasme très relatif pour les bouffants et les sous-manches. Seules les amateurs de nouveautés quand même les portent. La plupart des femmes, même très élégantes, restent fidèles aux manches plates ordinaires, telles qu'on peut les voir représentées par notre figurine n° 2, donnant une blouse de velours mauve et dentelle. Quand je dis une blouse, c'est un corsage ajusté qu'il faut dire, car sauf le devant blousant légèrement, tout le reste est plat. Un joli arrangement de dentelle en plastron, en chou à pan et en

manchettes complète d'une manière charmante ce joli corsage de fantaisie. En plus, on remarquera un bord de plumes de faisan de Chine entourant l'encolure pour se perdre sous la boucle qui retient ou semble retenir la dentelle. La même bordure de plume se voit au bas des manches.



Corsage d. toilette

La coiffure plate de ce dessin se porte beaucoup, surtout chez soi pour les petits dîners et

Pour les robes, on fait beaucoup de corsages séparés des jupes, lisérés du bas à petite pointe devant et dans le dos. Il est à remarquer qu'il y a une légère tendance à abandonner la ceinture. Tous ces corsages s'adaptent tout à fait à la jupe, de manière à donner d'un peu loin l'illusion d'une robe princesse, puisque la garniture de la jupe se raccorde à celle du devant du corsage. On fait toujours de très grands empiècements, qui ressemblent à des corsages de dessous.

réceptions sans façon. Il est question cette saison d'être fort bien habillée pour la maison et les robes d'intérieur en préparation sont de pures merveilles de goût, plus par la combinaison des nuances et des garnitures que par le choix des tissus.

PETITE CORRESPONDANCE

Ignorant.—Les réponses à vos nombreuses questions seraient trop longues pour les insérer ici. Comme ce sujet n'intéresse qu'un très petit nombre de nos lecteurs, je ne puis pas, vraiment, disposer d'un si large espace à cet effet. Si vous voulez bien m'envoyer votre adresse, je me ferai un plaisir de vous communiquer par voie plus directe les réponses aux questions que vous me posez.—A.

LA MALADE

Le maître Sully-Prudhomme vient de se voir élever à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Il est bien d'actualité de donner une pièce du poète :

C'était au milieu de la nuit,
Une longue nuit de décembre ;
Le feu qui s'éteignait sans bruit,
Rougeait par moments la chambre.

On distinguait des rideaux blancs,
Mais on n'entendait pas d'haleine ;
La vieilleuse aux rayons tremblants
Languissait dans la porcelaine.

Et personne hélas ! ne savait
Que l'enfant fût à l'agonie ;
De lassitude, à son chevet,
Sa mère s'était endormie.

Mais, pour la voir, tout bas, pieds nus,
Entr'ouvrant doucement la porte,
Ses petits frères sont venus...
Déjà la malade était morte.

Ils ont dit : " Est-ce qu'elle dort ?
Ses yeux sont fixes ; de sa bouche
Nul murmure animé ne sort ;
Sa main fait froid lorsqu'on la touche.

" Quel grand silence dans le lit !
Pas un pli des draps ne remue ;
L'alcôve effrayante s'enplit
D'une solitude inconnue.

" Notre mère est assise là ;
Elle est tranquille, elle sommeille :
Qu'allons-nous faire ? Laissons-la,
Que Dieu lui-même la réveille ? "

Et, sans regarder derrière eux
Vite dans leurs lits ils rentrèrent :
Alors se sentant malheureux,
Avec épouvante ils pleurèrent.

SULLY-PRUDHOMME.

L'amour dans le cœur de la femme est le diamant dans le charbon. On y retrouve le feu, la mort et la lumière.—ARSENE HOUSSAYE.

Une soirée chez des Américains

Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître cette spirituelle page du célèbre diseur de monologue, Galipaux. Il y a peut-être un peu d'exagération, mais c'est enlevé.

Avant de commencer ce récit, je tiens à déclarer tout d'abord la profonde sympathie que m'inspire le caractère de l'Américain du Nord.

Franchise absolue, extrême loyauté dans ses relations avec les hommes, politesse exquise vis-à-vis des femmes, correct avant tout, se livrant difficilement, ne se jetant jamais à la tête des gens la première fois qu'il les voit, se tenant toujours sur la réserve, car, soucieux de sa dignité, il ménage avariéusement son affection afin de ne la donner qu'à bon escient : tel est l'Américain du Nord.

Mais, par exemple, lorsqu'il vous connaît et vous apprécie, alors c'est chose faite, vous pouvez compter sur lui.

Ses relations, sa bourse vous sont acquises.

Qu'il soit à Paris ou à New-York, c'est tout comme.

A l'époque où je vivais au milieu de ce monde cosmopolite, chaque fois qu'un individu passait devant une dame, son chapeau sur la tête, entrait au salon la cigarette aux lèvres et crachant au hasard, je me disais en moi-même

—Toi, mon bonhomme, tu as vu le jour à Caracas !

Et rarement je me trompais.

Aussi, vive le nordiste, à bas le rastaquouère !

Parmi les qualités de l'habitant du Nouveau-Monde, celle qui me plaît le plus est sans contredit celle maintes fois prônée, sa façon de traiter une affaire.

Oh ! l'adorable client pour un commerçant !

Ah ! il ne fait pas trainer les choses en longueur.

Il va, que dis-je, il court droit au but et ne fera pas déranger douze mille cartons verts pour choisir la nuance d'une bobine de fil de deux sous.

—Combien ?

—Tant.

—Voici.

Ça y est et allez donc !

* *

Un matin de l'hiver 1883, on sonne à ma porte.

Ma bonne va ouvrir, introduit un monsieur au salon

—Entendu. Voici l'adresse. A dix heures exactement, alors. Monsieur !...

—Monsieur !...

Et je reconduisis mon visiteur électrique après avoir dit pour toute conversation sept mots dont deux "Monsieur" et demi !

J'étais encore dans l'antichambre, abruti par ce vélocité et volubile client, qu'il refermait en bas la porte de l'escalier.

—Eh bien ! me dis-je, si la soirée se passe comme la matinée, ça promet. Quel prologue !

* *

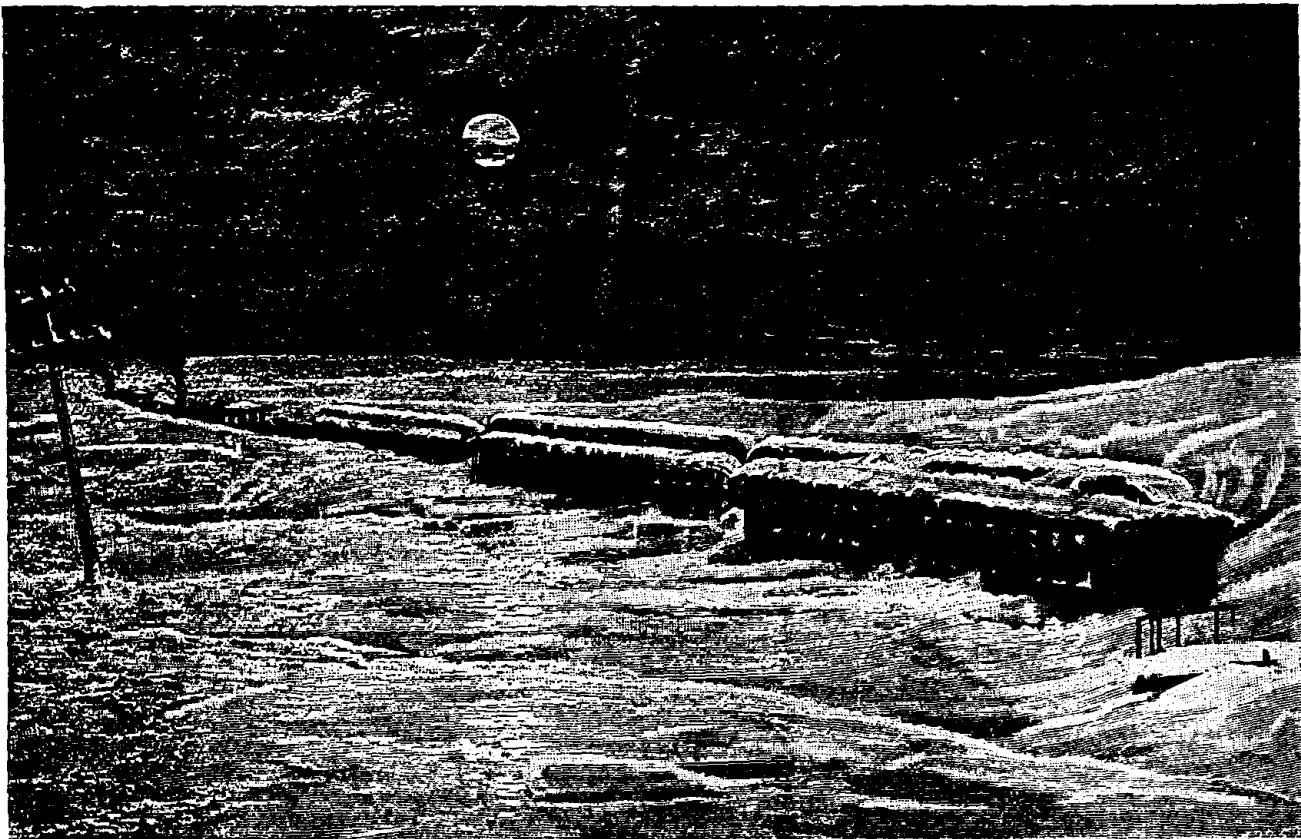
Connaissant la chronométrique ponctualité des Américains, je fus d'une exactitude à faire rougir nos horloges pneumatiques.

Dix heures sonnaient lorsque... j'en fis autant à la porte de l'hôtel des Stephenson.

J'avais à peine mis le doigt sur le bouton électrique, qu'un valet en livrée, sans doute posté là pour m'attendre, m'ouvrit.

Je m'engageai dans l'ascenseur capitonné en soie rouge.

Rourourourirou, bing !



L'HIVER AU CANADA. — UN TRAIN DU CHEMIN DE FER TRANSCANADIEN BLOQUÉ PAR LES NEIGES

Un mot, et il est là.

Cet aveu fait, on ne me soupçonnera pas, j'espère, d'avoir voulu amuser la galerie aux dépens d'étrangers pour lesquels, je le répète, j'ai la plus grande déférence.

Les Américains du Nord, entendons-nous bien, les Américains du Nord, seuls, car les autres, oh ! les autres !

J'ai vécu au quartier Latin mes premières années de Paris, au milieu d'une foule d'étrangers, habitant les alentours de la Sorbonne et du Collège de France, les uns venus chez nous pour apprendre, les autres pour enseigner.

J'ai coudoyé pendant sept ans des Italiens bruns, des Espagnols foncés, des Allemands blonds, des Prussiens roux, des Chinois jaunes, des Japonais oranges, et des Ethiopiens noirs.

J'ai vu des gens corrects, les uns polis, les autres obéissants, ceux-ci quelconques, ceux-là simplement convenables, mais jamais je n'ai rencontré un Vénézuélien comme il faut.

Je ne dis pas qu'il serait impossible d'en trouver, mais, comme dit la chanson : "Y en a p't-être, mais si y en a, y en a pas beaucoup !"

et vient m'apporter sa carte sur laquelle je lis ceci : JOHN BASTRO.

John Bastro ! Ça ne m'avancait pas beaucoup.

Quelques minutes après, j'étais en face d'un géant en train de s'éponger, car il avait gravi rapidement mon cinquième, à en juger par la sueur qui perlait sur son front.

(Et maintenant j'ai recours au style dialogué, en suppliant mon lecteur de croire à l'absolue authenticité de ce colloque que j'ai encore dans l'oreille, comme s'il datait d'hier).

—M. Galipaux ?

—Oui, monsieur.

—(Se présentant.) John Bastro, secrétaire de mister Stephenson.

(J'inclinai la tête).

—Etes-vous libre ce soir de dix à onze heures ?

—Oui, mons...

—Voulez-vous venir chez mister Stephenson dire des petites choses drôles ?

—Mais oui...

—Quel prix ?

—Tant.

Et me voici au premier.

Un second larbin prend mon pardessus pendant qu'un troisième encore plus en livrée m'annonce.

Sur le seuil du salon, je me trouve en présence de mister Bastro qui me présente au maître de la maison. Celui-ci me démanche le bras en guise de bienvenue et me tourne aussitôt les talons.

—Qu'est-ce qu'il a ?

—Il va s'asseoir, m'explique le secrétaire.

—Il est si fatigué que ça !

—Non, c'est pour vous entendre.

—Déjà ?

—Oui, il est dix heures cinq. Allez ! faites-nous rire.

* *

Ici, trois lignes de mise en scène.

Je me trouvais dans une pièce rectangulaire.

A droite et à gauche, sur les murs, des panneaux abîmés par une peinture bizarre quoique italienne et représentant... je vous le donne en mille... des instruments de musique !

Sur l'un était groupé sans art un violon encerclé dans un cor de chasse, un piston pâlot soufflant tout

bas des propos d'amour à une guitare mauve de honte qui en laissait tomber une paire de castagnettes.

Sur l'autre, flûte, clarinette, trombone efflanqué, tambour de basque, chapeau chinois et triangle avaient l'air de se courir après... on eût dit absolument la devanture d'un luthier de province.

Je contins avec peine une folle envie de rire—bien naturelle—et me disposai à invoquer la Muse Monologa quand je restai ébahi.

Et franchement il y avait de quoi !

Tout au bout de cet immense salon, assises, absolument cinq personnes, CINQ—pas une de plus—trois messieurs et deux dames, attendaient mes "petites choses drôles".

J'avais cru tout d'abord, en entrant, lorsque je vis ce petit groupe, que ces deux couples et demi s'étaient réfugiés là sans doute pour éviter la chaleur du grand salon, celui où tout le monde devait se tenir et dans lequel nous allions évidemment passer.

Point du tout. Le grand salon était bien celui dans lequel nous étions et il m'allait falloir soliloquer pour une famille.

Instinctivement je pensai aussitôt à Wagner et au roi Louis II, de Bavière, faisant exécuter pour lui seul la musique du compositeur allemand.

Je n'en revenais pas et serais peut-être encore dans mon ébahissement, si un signe de tête de Mister Stephenson me sortant de ma torpeur, ne m'eût rappelé à l'originale réalité en me priant de commencer.

—C'est juste, pensai-je, il est maintenant dix heures dix. Nous sommes en retard ! Je vais tâcher de parler très vite pour rattraper le temps perdu.

* *

Eh bien, non, j'y reviens ! vous ne pouvez pas vous douter du tableau !

Il y avait au moins vingt mètres entre nous ! J'avais l'air d'être en quarantaine, d'avoir la gale ou tout autre maladie contagieuse, à voir le soin extrême que ces gens mettaient à s'éloigner de moi.

—Mais comment pourrai-je faire rire ces exilés ? me demandais-je avec inquiétude.

En effet, le rire, on le sait, est une chose si communicative et tient à tant de causes diverses : le milieu, la température, la digestion !

Il faut se sentir les coudes, comme on dit, pour éprouver cette sensation agréable qui consiste à se dilater le rate. Jamais au théâtre vous ne rirez, quel que soit le talent des artistes, si devant vous, derrière vous, à votre droite ou à votre gauche vous n'avez personne.

Demandez aux acteurs comiques s'ils sont contents de jouer devant une salle à moitié vide !

Il faut la foule, la foule énorme qui se presse, s'empile, se fait pour ainsi dire part de ses impressions sans se parler ; il est nécessaire que les oh ! oh ! répondent aux ah ! ah ! dans ce fluide magique, que l'artiste voyant devant lui des yeux sortant de leur orbite, des bouches grimaçantes, des lèvres qui remuent en même temps que les siennes, semblent répéter après lui ses propres paroles, s'anime, s'excite, s'échauffe ; il lui faut le spectateur qui se tord, se renverse sur son voisin, la spectatrice qui s'essuie les yeux... ou mouille le parquet. Alors, il pousse, pousse ferme, va de l'avant, chaud-chaud ! surexcite les rates qui demandent grâce, fait éclater les fusées de rires qui s'échappent en cascades crépitantes et folles et enlève le morceau au milieu d'une pétarade de bravos, d'applaudissements frénétiques et de trépignements enthousiastes ! Eh bien, au lieu de tout cela, j'avais cinq personnes à vingt mètres de moi.

Nous ne nous connaissions pas, nous étions dans un hall, ces gens comprenaient peu le français, surtout le parisien—et le monologue est d'idiome boulevardier—et ils m'avaient dit :

—Faites-nous rire.

Enfin, je commençai par un morceau, qui est un petit chef-d'œuvre : *La mouche* d'E. Guiard.

Il est assez long, cent cinquante vers environ mais ce soir-là, il me parut interminables, je crus réciter la *Henriade*.

Les endroits qui d'habitude font de l'effet et sont interrompus ne le furent certes pas.

J'étais abasourdi !

—Quelle veste ! pensais-je tout en récitant.

Enfin je terminai cette pièce de vers.

Les deux dames tapent de leur éventail dans leurs mains, les trois messieurs se lèvent tout d'une pièce en faisant des yeux terribles et viennent à moi d'un air grave.

Je me dis :

—Je suis perdu, ils vont me flanquer par la fenêtre.

—Pâfait.

Et une poignée de main vigoureuse traduit mon succès.

Je crus à une funèbre plaisanterie de la part de ces messieurs ; aussi, voulant en avoir le cœur net, je glissai à M. Baistro :

—Réellement ce morceau a fait plaisir ?

—Ils sont ravis :

—Cré nom d'un chien, ils n'en ont pas l'air.

—Cigarette ! me dit le troisième.

—Thank you, fis-je pour leur être agréable et sans vouloir les éblouir de mon érudition. Ah ! là, par exemple, je dois en convenir, ils se tordirent... à leur manière, c'est-à-dire qu'ils laissèrent échapper un "pchtt" qui semblait le jet de vapeur d'une locomotive en partance.

Après la *Mouche*, je dis "Un monsieur qui a un tic".

Ce monologue, grâce aux gestes qu'il comporte, eut un grand succès, car pendant son audition je remarquai à plusieurs intervalles deux plis à droite et à gauche de la bouche de nos spectateurs. C'était du délire... américain.

Même témoignage que plus haut, mais les dames se levèrent aussi et voulurent bien m'adresser quelques mots probablement aimables, car je distinguai pas mal de very well... very amusing.

—Cigarette !

—With pleasure, fis-je plus rasséréiné.

Et le troisième me donna une cigarette grosse comme une saucisse de campagne, il m'aurait fallu un mois pour la fumer jusqu'au bout.

—A glass of milk ? (Un verre de lait ?)—Je traduis pour les gens qui n'ont pas eu, comme moi, la bonne fortune de pouvoir faire de fortes études.

—If you please.

Et la société de se gondoler, à l'instar de Cincinnati.

Enfin, pour terminer cette étrange soirée, je crus ne pouvoir mieux faire qu'en disant *l'Obsession*, le chef-d'œuvre des monologues en prose.

Ah ! par exemple, ce fut un véritable triomphe, ils applaudirent au milieu, absolument comme si c'était fini—ils le croient peut-être, au fait, mais non, ils s'emballent positivement.

Il y en a deux qui hurlent : *Bávo, Bávo.*

On me félicite en m'offrant une troisième cigarette.

Encore des poignées de mains et je me réengage dans l'ascenseur.

Rourourourou ! bing !

Le larbin m'ouvre la porte et dix minutes après, je me retrouvais chez moi, dans ma chambre, en train de me demander si je n'avais pas rêvé !

Je suis retourné plusieurs fois dans cette maison, pas aussi souvent que je l'aurais voulu, et toujours l'enthousiasme a été le même, mais c'est égal, je n'oublierai pas cette soirée américaine.

FELIX GALIPAUX.

CHEZ LES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

Les E. E. M. donneront le 15 février, au Monument National, une soirée vraiment typique : c'est pour le public amateur et de bon goût, public galamment gâté aux bonnes choses que lui servait chaque semaine les artistes canadiens des Soirées de Familles.

Les Crampons de Sauvetage est la pièce à l'affiche. C'est une comédie soutenue et originale. Les aventures des campagnards—cousins du sous-préfet—en perspective et qui se croit presque empereur, les aventures du cousin, se suivent d'une manière hilarante et pleine d'intérêt.

Les quiproquos, la scène à Paris, celle de Corbilly, le tribunal, etc., autant de points que le public saura aimer.

En plus, *Le Ballet des Squelettes*,—cette danse macabre—qui a remporté un si complet succès, il y a deux ans, excitera sans doute la curiosité des assistants et leur fera courir de sincères émotions jusqu'aux moelles. C'est dans l'obscurité d'une nuit de novembre aux abords d'une épaisse et sombre forêt que les vivants d'autrefois viennent, en groupes, prendre leurs plaisirs nocturnes et fantasmagoriques, sous les regards des vivants d'aujourd'hui, tandis que dans les lointains sinistres, une mélodie pareille à des soupirs de malheureux gémit ses accords pleins de pitié qui implore et de pleurs.

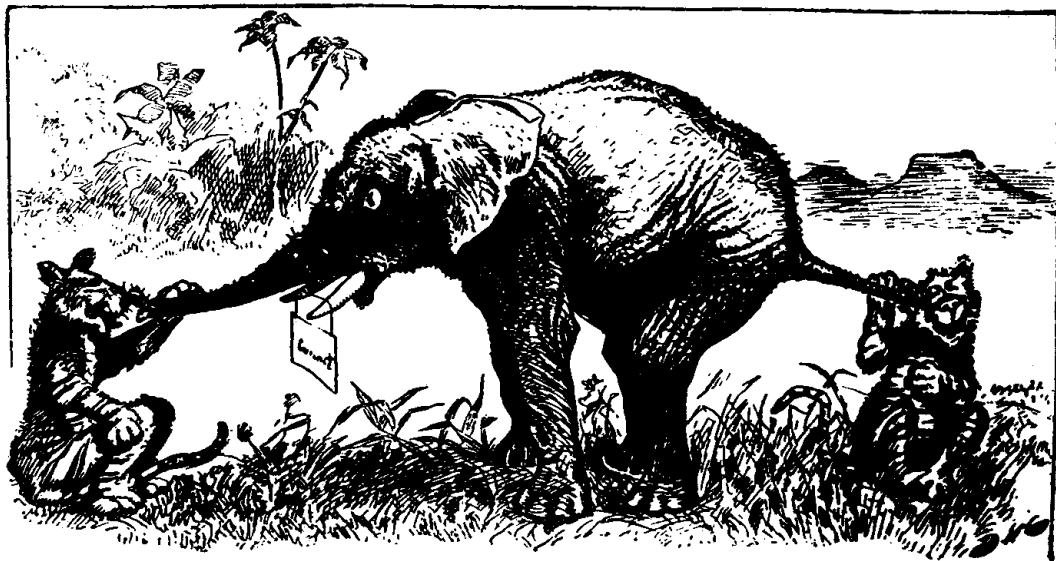
Aux entr'actes, chants collectifs par les chœurs des étudiants ; déclamation par un étudiant Syrien, M. Malouf ; chant par M. Raoul Masson, ténor déjà plusieurs fois applaudi sur la scène artistique et apprécié dans le chœur de Gesù ; aussi M. Latreille, autre ténor, rendra une de ses jolies romances.

M. Godbout est le régisseur ; M. David, directeur de la partie musicale ; M. Gourville, professeur pour la danse des squelettes.

Les billets se vendent rapidement : c'est dire que le public sait répondre aux efforts des jeunes ; nous l'en félicitons et remercions.

ANTONIO PELLETIER.

On a beaucoup médité de l'eau qui dort ; je préfère le lac au torrent.—J. CLARETIE.



LE TÉLÉPHONE DANS LA JUNGLE

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous discontinuons la publication des analyses graphologiques dans notre journal. Nous ne publions que celles que nous avons en mains. Notre graphologie ne fera à l'avenir que des analyses détaillées par lettre particulière, au prix de 50 centimes chacune.

Adresser comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Heureuse sans le savoir. — Vous n'avez pas un mauvais caractère comme vous semblez le croire ; vous êtes bien un peu anguleuse, vous avez un peu d'entêtement mais ce défaut est beaucoup atténué par votre douceur ; bon jugement ; imagination un peu trop vive ; sensibilité ; affectueuse, sympathique et dévouée ; affabilité ; sensualité ; vivacité ; juste économie ; ordre ; orgueil de supériorité ; franchise ; défiance ; portée à juger en mal ; simplicité ; manières naturelles ; sans affectation ; ténacité ; justice ; amoureux des exercices physiques ; stabilité de caractère.

Lorette B. — Ecriture type indiquant esprit autoritaire ; il est chanceux pour votre entourage que vous ayez une volonté faible ; aucun sentiment de soumission ; ordre ; prudence ; franchise ; absence d'orgueil ; amour du convenu ; bonne intelligence ; timidité ; peu d'économie ; horreur du mensonge ; immatûrialisme ; prétention ; caractère encore jeune.

Herniton. — Parcimonie ; nature calme ; esprit de soumission ; ordre ; esprit attentif ; nature passionnée et sensuelle ; irritabilité ; volonté faible et changeante ; vie matérielle ; rien de sublime ; absence de tout goût artistique, de délicatesse et dédain de l'étriquette ; formation d'idées lente ; réserve ; retenue de la pensée ; timidité ; nature personnelle.

Laura. — Irréflexion ; étourderie ; naïvetés d'enfants ; sensibilité ; tendresse ; amoureuse ; toujours prête à vous sacrifier pour le bonheur des autres ; philanthropie ; économie imposée ; la douceur est une qualité secondaire ; absence de goûts artistiques et de manières cérémonieuses ; vous dites votre manière de penser un peu trop franchement ; sans-gêne, c'est-à-dire à la bonne franquette ; ceci n'est pas l'opposé de timidité ; volonté, résolutions et humeur changeantes ; extravagance ; manque d'ordre ; orgueil de vous-même et excentricité.

OPINION D'UN PHARMACIEN

A MM. Toussaint & Cie, Québec.

M. J. B. Martel, pharmacien à Saint-Romuald, dit ce qui suit au sujet du Vin des Carmes :

" Au début, la vente était difficile ; elle a parti très lentement mais maintenant elle marche toute seule. Mon expérience est que le Vin des Carmes n'a besoin d'être annoncé que pour commencer, ensuite d'un à l'autre l'annonce se fait toute seule. D'après moi, c'est le meilleur vin médicamenteux qui ait jamais paru. Ses effets sont manifestes.

TRISTE AGENCE

La phthisie, la pneumonie, la consommation, agence redoutable qui peut procéder d'un rhume, même léger. Le Baume Rhumal nous sauve de tout cela.

Je recommande aux jeunes filles l'emploi des

PILULES ROUGES

Dit Mlle VALERIE BELISLE,
No 284 rue Beauport, Manchester, N. H.



Mlle VALERIE BELISLE

Les époques irrégulières ou douloureuses sont une source de dangers et toujours l'indice d'une grande faiblesse chez les jeunes filles. L'arrêt, l'excès ou l'irrégularité des EPOQUES affectent terriblement les forces morales, physiques et intellectuelles.

Dans ces cas, comme dans tous ceux où la femme est affectée dans ces organes intimes, les PILULES ROUGES rendent des services inestimables ; elles donnent un sang pur et riche, aiguissent l'appétit, facilitent la digestion, aident au développement, ramènent les couleurs à la figure, donnent la force nécessaire et font des jeunes filles pâles et anémiques, des femmes fortes et robustes.

" Je désire vous témoigner ma reconnaissance, dit Mlle Valérie Bélisle, en vous demandant de publier le bien que m'ont fait les Pilules Rouges ; grâce à elles, je suis revenue à la santé.

" Lorsque j'ai commencé leur emploi, j'étais pâle, maigre et si faible que je pouvais à peine marcher ; mes EPOQUES étaient irrégulières et douloureuses ; j'avais des étourdissements et aussi mal à la tête.

Les PILULES ROUGES en me donnant des forces firent disparaître ces maux et aujourd'hui, je suis forte, grasse et rougeaude. Je remercie beaucoup les Médecins Spécialistes des bons conseils qu'ils m'ont donnés."

Mlle VALERIE BELISLE,

284 rue Beauport,
Manchester, N. H.

Les Médecins Spécialistes peuvent être consultés à leurs bureaux, au No 274 rue Saint-Denis ; les dames qui demeurent trop loin de Montréal, en leur écrivant, obtiendront les mêmes conseils et les mêmes résultats. Les PILULES ROUGES vendues au cent ou à 25c la boîte ne sont pas les véritables. Voyez à ce que le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE soit sur chaque boîte que vous achetez, et si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

Théâtres

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

La Justice de Dieu, le grand drame de MM. Anicet Bourgeois et de Paul Foucher, a obtenu un franc succès, la semaine dernière au Théâtre National Français. Très bien montée, cette pièce a été jouée avec beaucoup d'entrain et de talent par Mme Bouzelli, de la Sablonnière, Nozière, Mlle Béragère, MM. Palmiéri, Labelle, Petitjean, Fillion, Godeau, du Castel, Valhubert et Leurs.

Pour la semaine du 11 courant, la pièce à l'affiche sera *Sabre au Clair*, drame militaire en 5 actes de Jules Mary, l'heureux auteur du *Régiment* que l'on a déjà applaudi au Théâtre National.

Pleine d'admiration, féconde en scènes très émouvantes, sertie de décors pittoresques et soignés, et montée on ne peut mieux, cette pièce vaudra à notre théâtre populaire un de ses plus grands succès de la saison. Les brillants costumes militaires français produiront, comme toujours, leur excellent effet.

L'espace dont nous disposons ne nous permet pas de donner l'analyse de *Sabre au Clair*. Disons seulement que le sujet de la pièce est, en un mot, une erreur judiciaire. M. de Sanney a été assassiné par le vieux Lemayer, et Jordanet que l'on soupçonnait, s'est vu traîner en prison. Hâtons-nous de dire que, comme dans toute bonne pièce, l'innocence du pauvre Jordanet est finalement reconnue.

Il y a dans ce drame maintes scènes empoignantes : l'assassinat de M. de Sanney, l'arrestation de Jordanet, la rencontre de ce dernier qui s'est évadé de la prison, avec son fils, dans l'écurie ; le duel, les aveux de l'assassin et la réhabilitation de Jordanet.

Les principaux rôles ont été confiés à Mme Bouzelli et Nozières, Mlles Rhéa et Béragère, MM. Fillion, Labelle, Hamel, Daoust, Petitjean, Bouzelli, Godeau, Palmiéri, Valhubert, du Castel, Leurs et Gravel.

SOIRÉES DE FAMILLE

La direction des Soirées de Famille, a mis à l'affiche pour jeudi, le 14 février, une œuvre qui mérite une attention toute spéciale. Cette œuvre, *Montjoye*, est une des meilleures productions d'Octave Feuillet, ce qui n'est pas peu dire. On sait qu'Octave Feuillet est l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* et d'un *Roman Parisien*, qui ont toujours eu tant de succès ici. *Montjoye* est certainement le chef-d'œuvre de ce grand maître. Il comprend 5 actes. C'est l'exposition d'une thèse sociale. Il met en action différents caractères des classes dirigeantes ou du moins cultivées. Il s'efforce de nous montrer dans toute sa vérité un esprit puissant et sceptique.

Montjoye qui est un esprit fort et à qui tout réussit, est en contraste, dans la pièce, avec les croyants, avec ceux qui ont des illusions et de la conscience et à qui rien ne réussit.

L'action se continue jusqu'à ce que *Montjoye*, frappé à son tour par différents malheurs, revient à lui et restitue ce qu'il a acquis malhonnêtement.

Cette représentation donne lieu à un grand déploiement de toilettes, à une mise en scène et à un bal des plus brillants.

La distribution de cette pièce, très difficile à jouer d'ailleurs, comprend M. Tremblay dans *Montjoye*, MM. Duhamel, Bédard, Emmanuel, Naud, Delagny, Denis, Morin, Bégin, Lacasse ; Mmes Châpdelaine, Denis ; Mlle Bernard, etc., etc.

Cette représentation promet d'être une des plus brillantes. Il y a déjà des sièges de retenus pour la circonstance.

IRRESISTIBLE

Les affections si pénibles des voies respiratoires disparaissent comme par enchantement par le traitement au *Baume Rhumal*.

EXERCICES DE PRONONCIATION

Si vous n'avez pas naturellement la langue bien pendue, vous pouvez la délier en répétant plusieurs fois les phrases ci-dessous :

J'ai vu six cent six suisses suçant six cent six saucisses, dont six en sauce et six cents sans sauce.

Une petite pipe fine dans un sac percé, deux petites pipes fines dans un sac percé, etc.

Bonjour, monsieur l'original, quand vous désoriginaliserez-vous?—Je ne me désoriginaliserai que quand tous les originaux se seront désoriginalisés.

Si six saucisses de Sissonne sont à six sous, et six saucissons de Soissons sont aussi à six sous, six cent six saucisses de Sissonne aussi six cent six saucissons de Soissons seront à six cent six fois six sous.

La cavale au Valaque avala l'eau du lac et l'eau du lac lava la cavale au Valaque.

Un pâtissier pâtissait chez un tapisserieur qui tapissait; le tapisserieur qui tapissait dit au pâtissier qui tapissait: pourquoi, pâtissier, viens-tu pâtisser chez un tapisserieur qui tapisse? Le pâtissier qui tapissait répondit au tapisserieur qui tapissait: un pâtissier peut aussi bien pâtisser chez un tapisserieur qui tapisse, qu'un tapisserieur tapisser chez un pâtissier qui tapisse.

Il a tant plu Qu'on ne sait plus Dans quel pays il a le plus plu. Mais, au surplus, S'il eût moins plu Ça m'eût plus plu.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

On est à table : Soudain Baptiste entre tout effaré, et, tremblant d'émotion, s'écrie : — Vite un verre de vin !

Madame, effrayée, s'empresse de remplir un verre, que Baptiste avale d'un trait.

— Ah ! ce verre de vin me fait du bien ; il me remet de mon émotion... Figurez-vous que je viens de casser votre grand comptoir en vieux Sèvres !

TOUT POUR LUI

Pour un remède agréable à prendre, le Baume Rhumal en est un ; et quelle efficacité merveilleuse contre le rhume, la toux, le mal de gorge...

QUERIT LE BRUNK EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte

Phosphatine de Wood. Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exces, de dépression mentale, abus du tabac, de l'opium et des stimulants. Envoyé sur réception du prix en paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six vous convertissent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse. The Wood Company, Windsor, Ont. E. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Théâtre National Français

SEMAINE DU 11 FEVRIER

SABRE AU CLAIR

Grand drame militaire en 5 actes, par Jules Mary.—(Les décors peints spécialement pour ce drame sont de toutes beautés. Complète et splendide mise en scène)

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures. Prix Matinée, 10c, 15c, (Dames seulement) et 25c. Bell Tel. Kast. 1736 Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Tél Marchands 520 Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine : Le Médecin des Pauvres

VIN MARIANI

La Grippe

prédomine déjà, elle se répand rapidement. Préparez-vous pour résister à ses attaques, armez-vous en prenant le grand préventif qui fortifie le système entier:

VIN MARIANI

Le Tonique Stimulant Français Idéal

8000 Recommandations écrites par des Médecins CANADIENS et AMERICAINS.

Partout les docteurs le recommandent et l'ordonnent comme un préventif sans égal contre LA GRIPPE. Eloignez ce mal terrible en prenant l'excellent

VIN MARIANI

LAWRENCE A. WILSON & Co.

Agents pour le Canada, Montréal.

HATEZ-VOUS...

Pendant que vous hésitez d'autres profitent de notre grande vente de janvier et épargnent 20 pour cent, 30 pour cent et 40 pour cent sur leurs achats. Hâtez vous de profiter de nos grandes réductions. La couleur de l'étiquette dénote l'escompte.

Jaune, 20 p.c. Rouge, 30 p.c. Rose, 40 p.c.

Renaud, King & Patterson,

652 Rue Craig. 2442 Rue Sainte-Catherine.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr. ELLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordre nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'envoi de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Écrire à Dr. E. H. ELLINE, Ltd., 981, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous retournerons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boîte 1504 Toronto, Can.

—Un principe important en affaires est le suivant : "Traitez les autres comme vous voudriez que l'on vous traite vous-même ; c'est-à-dire ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit à vous même."

Cock's Cotton Root Compound Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cock's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont. Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada. B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Le meilleur aliment des petits enfants. LA Peptonine. PURE LECÈNE, NOURRISSANTE TRES FACILEMENT ASSIMILABLE. 25c. la grande boîte. Chez les pharmaciens et épiciers. GROS : F. Coursol, 382, Av. Hotel de Ville, Montréal. W. Brunet & Cie, Pharmaciens, Québec. S. J. Major, marchand Ottawa.

DR. A BRAULT Chirurgien-Dentiste ANCIEN BUREAU DU DR PEPIN 268 rue St-Laurent Tel Bell : E, 1745 Heures de Bureau : de 8 à 9 heures

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR l'ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D' "PETIT FEU" - ÉPIQUEUSE - avec les PILULES AN-ONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 21r. Pharm. MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER BEAUDRY & BROWN INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS 107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS **Etes-vous Grevé?**

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

N'Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 21. Les Femmes Galantes, No 12 à 20 cents. Le Théâtre du 1er février, 50c. Un grand choix de modes françaises avec raison grandeur naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux comiques on y trouve : La Rivette, le Polichinelle, le Sourire le Pêle-Mêle, 5c. Tousjours en mains, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. Le Bulletin Mensuel est donné gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
102, RUE ST-DENIS
MONTREAL

GRATIS Nous donnons gratuitement une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvu de vrai mouvement suisse Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 dos. de jolies Epingles fines en or et en argent, en forme de 3 et 4.

Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez les, rendez-les-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco.

La Cie. Dix, Boite 150 Toronto, Canada.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiés franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

21056



TRISTE REFLEXION DE JOHN BULL
—Goddam !... je crois que j'ai eu tort d'avaler ce morceau d'Orange si vite !... il y a quelque chose qui ne passe pas !...

MONTRE EN OR GRATIS

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une magnifique montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de beaux bijoux.

Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 4005 Toronto.

TIMBRES AMÉRICAINS à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Four le Traitement et la Guérison de
L'OBÉSITÉ

FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1204, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)

RIPANS

Des milliers de personnes par tout le pays font usage des Ripans Tabules, chaque jour.

Elles les prennent parce qu'elles en retirent un bénéfice. Ces Tabules ont fait leur temps d'essai et elles ont prouvé qu'elles étaient la meilleure cure des troubles digestifs.

Elles font disparaître les plus sérieux cas d'indigestion et les troubles du foie instantanément. C'est un spécifique composé, dont les nerfs et les muscles bénéficient.

Les Ripans Tabules ne laissent pas le système faible et débile.

Au contraire, elles réparent aussitôt que les pertes se produisent et améliorent constamment la santé. Ça peut prendre du temps pour guérir en permanence des troubles digestifs qui existent depuis des années, mais les Ripans Tabules réussiront si on les prend sans relâche et suivant la direction donnée.

Chez tous les pharmaciens, 10 pour 5 cents.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

ASTHME
Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement en suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,
122, MacDennell Ave., TORONTO.

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a.m. à 9 p.m.
Tel. Bell : Main 2812.

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 643

Souvenir de Bal

Ach. Fortier.

(♩ = 116).

PIANO.

p *cresc*

Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

cen do *f* *f* *mf* *p* *cort.* *dolce.*

cort.

Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

cresc *cen do.*

Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

cort. *mf* *cort.* *sempre.* *cresc* *con*

Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

ALBUM MUSICAL DU MONDE ILLUSTRE

do. *court.*
ff *mf*
court.

Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

poco *a* *po* *co*

Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

dim *e* *raff* *un peu moins vite*
dolce

Ped. * *Ped.* * *Ped.* *

Tempo 1
cres - cen do

Ped. * *Ped.* * *Ped.* * *Ped.* *

ALBUM MUSICAL DU MONDE ILLUSTRE

dimin uen do

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

This system contains six measures of music. The first two measures are marked 'dimin' and 'uen', and the last two are marked 'do'. Each measure has a 'Ped.' instruction with an asterisk below it.

sempre dim.

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

This system contains six measures of music. The first two measures are marked 'sempre' and 'dim.'. Each measure has a 'Ped.' instruction with an asterisk below it.

cres ecn do. poco rall *mp* dolce

Ped. * Ped. * Ped. *

This system contains six measures of music. The first two measures are marked 'cres' and 'ecn', the third 'do.', the fourth 'poco', the fifth 'rall', and the sixth '*mp* dolce'. Pedal instructions are 'Ped. *' under the first two measures and 'Ped. *' under the sixth measure.

Andantino.

This system contains six measures of music. The first measure is marked 'Andantino.'. The music is in a slower tempo.

arpègez lentement.
M. G.

rall moren do.

Ped. Ped.

This system contains six measures of music. The first three measures are marked 'rall', 'moren', and 'do.'. The last three measures are marked 'arpègez lentement.' and 'M. G.'. Pedal instructions are 'Ped.' under the third measure and 'Ped.' under the sixth measure.

LISEZ LE MONDE ILLUSTRÉ



LE
DOYEN
DES
ILLUSTRÉS
FRANÇAIS
DU
CANADA
LITTÉRATURE
GRAVURE
SCIENCE
MUSIQUE

IL PUBLIE LES OEUVRES DES PRINCIPAUX
ÉCRIVAINS ET DESSINATEURS
DE NOTRE RACE

LE DRAME DE ROSMEUR

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE JUSTICE

(Suite)

— Ai-je insinué cela ? — En ce cas, je ne me dédis point. Oui, je crois que "l'accident" pourrait bien avoir été un crime.

— Ho ! ho ! — se récria M. Ferreix, — mais vous paraissez très sûr de la chose, mon cher monsieur. Comment se fait-il que, dans de pareilles conditions, Kerjan n'ait point appelé la justice à rechercher l'assassin ? Il me semble que s'était presque un devoir pour lui.

Un rire assez irrévérencieux éclata dans la gorge de Lebreton, qui l'interrompit toutefois pour dire presque sérieusement :

— Je ne voudrais pas manquer de respect à la justice de mon pays, dit-il, que j'honore infiniment. Mais Kerjan ne partage pas notre optimisme. Il a même des raisons pour la croire sujette à erreur, et, ayant appartenu à ses desservants, il a acquis des droits de se méfier.

— Peuh ! fit M. de Myriès, avec un ricanement sec, il a été greffier, c'est-à-dire écrivain public au service de la justice.

— Hé ! fit Colman, ce sont souvent ceux qui recopient qui aperçoivent les fautes des auteurs. Ils les corrigent même, au besoin, sauf le cas où l'auteur n'entend pas qu'on le corrige, ce qui s'est vu et se voit encore assez fréquemment chez les niais.

— En tous cas, reprit Hippolyte de Myriès avec arrogance, la justice ne s'est pas trompée quand elle lui a infligé deux mois de prison. Elle a même, je crois, apporté quelque bienveillance dans son arrêt.

— Oui, plaisanta à son tour Colman, pour avoir giflé un jeune pleutre qui s'est servi d'un arrêt du tribunal en guise d'épée.

La phrase siffla aux oreilles des intéressés. Le beau Félix crut devoir la relever, non sans aigreur.

— Monsieur, — dit-il d'un ton singulièrement âpre, — vous pouvez avoir de bonnes raisons pour louer un homme que la loi a justement flétri, mais je ne laisserai pas dire devant moi qu'une jeune magistrat comme monsieur Léopold Lorrain soit un pleutre.

— Le mot, est, en effet, de ceux qu'on ne laisse pas passer, — insista Lucien d'une voix rogue.

S'il n'eût pas fait nuit, on aurait pu voir les femmes pâlir, Dina surtout, qui venait de reconnaître le commencement des hostilités aux paroles de Lebreton. Celui-ci, tout doucement, avait laissée glisser le bras de la jeune fille qui n'avait pas cherché à le retenir. Et, avec un regard plein d'éloquence, il s'était détourné, se rapprochant du groupe des trois hommes, demeuré, peut-être avec intention, en arrière de quelques pas.

— Messieurs, dit-il à voix basse, mais en les considérant avec une telle flamme dans les yeux que son visage en parut éclairé, je ne suis pas en situation de vous répondre comme je le voudrais. Nous pourrions reprendre cet entretien... ailleurs, demain par exemple.

— Et, ajouta Bertrand qui venait de surgir aux côtés de son cousin, je me ferai le plus vif plaisir d'y prendre part, si vous le permettez ?

Les deux Myriès et le beau Félix durent regretter leur intempestive déclaration. L'ancien ministre voulut le prendre de haut. C'était l'occasion d'en jamais finir avec ces deux gêneurs, en les acculant à la néces-

sité de commettre une inconvenance ou de se donner les dehors d'une lâcheté.

— Allons donc, messieurs, ricana-t-il, cet entretien ne comporte aucune suite. Je n'ai rien à changer à ce que j'ai dit.

Il avait parlé de manière à être entendu des femmes.

Mme Ferreix, alarmée par l'attitude de ses filles, intervint :

— Que se passe-t-il donc, messieurs ? demanda-t-elle avec un certain enjouement, comprenant qu'un drame se jouait autour d'elle.

Lebreton répliqua avec une intonation gaie :

— Oh ! ce n'est rien, madame. Un léger désaccord entre ces messieurs et nous au sujet du qualificatif qu'on peut appliquer à ce magistrat convaincu de poltronnerie et de forfaiture. J'avais prononcé le mot de "pleutre" ; ces messieurs sont d'avis que l'épithète "coquin" serait plus de circonstance. J'accepte leur sentiment sans renoncer au mien. Vous le voyez, c'est peu de chose, une discussion de mots, rien de plus.

Il va sans dire que Mme Ferreix ne pouvait comprendre. Toutefois, le frisson de colère qu'elle entendait bruire autour d'elle la décida à brusquer la fin de ce dangereux dialogue. Elle n'était pas sans s'être aperçue de l'hostilité croissante entre ses compagnons de promenade.

— Je crains que ces messieurs n'aient froid, mes enfants, dit-elle en s'adressant à ses filles. Nous allons rentrer.

— Voulez-vous nous permettre de vous accompagner, mesdames ? demanda Colman. Nous ne serions peut-être pas de trop dans des parages où les malfaiteurs se rencontrent quelquefois.

— Les malfaiteurs ! s'exclamèrent les quatre femmes avec terreur. Il n'y a pas de malfaiteurs ici.

— Ici, non, mais à Keravilio, chez les frères Garmin, par exemple. Demandez plutôt à ce pauvre Kerjan.

Un silence plein d'épouvante permit d'entendre les respirations précipitées des femmes. L'heure prêtait aux paroles sombres.

— Oh ! oui, messieurs, reconduisez-nous ! — supplia Aliette, répondant au vœu de son cœur plus qu'à un sentiment de crainte.

— Voilà une plaisanterie d'un goût douteux, — fit la voix de M. de Myriès, blanche de colère. — Que ces dames se rassurent. Elles n'ont rien à craindre. Et, y eût-il du danger, nous suffirions à les défendre. L'intervention d'autrui n'est donc pas nécessaire.

Lebreton décocha un dernier trait.

— C'est vrai, mesdames, — dit-il, goguenard, — j'oubliais que dans la compagnie de ces messieurs vous n'aviez rien à craindre des frères Garmin. Ils doivent éprouver pour la justice un respect voisin de la crainte, à moins que ce ne soit tout le contraire.

Et comme il saluait, sans tendre la main, strictement imité par Bertrand de Pengoaz, spontanément les dames leur crièrent :

— A bientôt, n'est-ce pas, messieurs, — plutôt demain qu'après.

On se sépara. Quand ils se jugèrent à une distance suffisante, Bertrand demanda brusquement à Colman.

— Ah ! ça, qu'est-ce qui t'a pris de faire une pa-

reille sortie ce soir ? — Sais-tu que tu n'as pas ménagé les expressions ?

— La nécessité de commencer le feu, — répliqua le jeune comte de Rosmeur. — Désormais la lutte à mort est commencée.

Il allait poursuivre lorsqu'un bruit de pas pressés venant vers eux les fit retourner. Ils regardèrent dans la nuit.

III

HOSTILITÉS

Lucien de Myriès était devant eux.

Le viveur avait couru, ce qui l'avait essoufflé. Il parla donc avec quelque effort, visiblement préoccupé de paraître maître de lui.

— Messieurs, — fit-il, — quatre mots suffiront. — Nous serons demain à Plestin, derrière l'église. Nous vous y attendrons entre neuf et dix heures du matin.

Lebreton salua en persiflant :

— Désolé, cher monsieur, mais comme il ne faut point effrayer ces dames qui pourraient croire que nous vous avons égorgé, parlons nègre. Veuillez informer père et ami, impossible demain, car demain affaire importante chez notaire Lannion relativement à valise perdue sept ans et retrouvée ces jours-ci. Mais, après-demain, rendez-vous ferme route Toul-au-Héry, quatre heures soir, si nul inconvénient de votre côté.

Il va sans dire qu'à cette déclaration Lucien de Myriès ne comprit qu'une chose, à savoir que Colman Lebreton se moquait de lui.

Il prit donc congé des deux cousins en maugréant entre ses dents :

— Patience, messieurs. Tout se réglera en même temps.

— Nous l'espérons bien, monsieur, mais nous ne sommes aucunement pressés. Au surplus, monsieur votre père ne doit pas l'être non plus. Il vous le dira.

Lucien rejoignit son père et lui communiqua la réponse qui venait de lui être faite par Lebreton.

Les ténèbres l'empêchèrent de remarquer le tres-saillement de l'ancien magistrat.

Ce retour de promenade fut aussi morne que le départ avait paru gai. Les quatre femmes subissaient elles-mêmes un douloureux malaise. Dina, malgré sa verte habituelle, ne souffrait mot. On était dans l'attente d'événements graves et un pressentiment sinistre serrait les cœurs. Ce fut avec une véritable satisfaction qu'on entra dans l'élégante demeure.

Maie, à peine les hôtes des Ferreix eurent-ils pris congé des dames que M. de Myriès pénétra bouleversé dans la chambre de Félix Dargenté, voisine de la sienne. Il trouva l'ex-ministre soucieux, marchant à pas lourds sur le tapis.

— Je suis perdu, murmura-t-il, en se laissant tomber sur un fauteuil, la tête abîmée entre ses mains.

— Ça m'en a tout l'air, répondit presque durement le beau Félix, que le sentiment n'avait jamais initié aux précautions du langage.

Un silence cruel pesa sur les deux interlocuteurs. Mais l'ancien procureur de Versailles n'était pas venu pour entendre confirmer ses craintes. Il demandait secours. N'est-ce pas, pour certains souffrants, un besoin que de s'entendre plaindre ?

— Alors, — fit-il d'un accent lamentable, — voilà tout ce que tu trouves à me dire pour me reconforter.

— Eh ! que veux-tu que je te dise ? que veux-tu que je fasse ? Il est malheureusement évident que ces deux hommes poursuivent quelque formidable vengeance. Toutes leurs paroles de ce soir, celles qu'ils ont adressées à ton fils, prouvent qu'ils sont en possession d'armes redoutables. Tu m'as toujours dit que tu n'avais rien à craindre de la vérité, je l'ai cru. Et voilà que tu trembles comme un enfant à un aveu. Et, certainement, je ne suis pas seul à penser ainsi.

— Encore une fois, — gémit M. de Myriès, — est-ce tout ce que tu as à me dire ? Des reproches quand je demande un secours ?

—Encore une fois, que puis-je te dire ? Je ne sais rien moi-même de cette ténébreuse histoire. C'est sur ta demande que j'ai fait jadis classer l'affaire. Mais je ne suis plus ministre et mon crédit est en baisse auprès du nouveau cabinet. Or, voilà que cette affaire que nous croyions enterrée à jamais ressuscite, que le cadavre de la jeune morte sort de sa tombe. Qu'est-ce que j'y peux, moi ?

—Tais-toi ! tais-toi ! — proféra le malheureux, comme halluciné par quelque horrible vision, en étendant ses mains tremblantes.

Félix Dargenté recula, effrayé par l'aspect de son ami. Il ne l'avait jamais encore vu sous un jour aussi accusateur :

—Ah ! ça, — fit-il, — sais-tu que ton pire ennemi, c'est toi-même ! Il ne faut pas faire cette figure-là, mon cher.

L'ancien procureur domina son trouble révélateur, sentant bien qu'il ne fallait point effrayer l'homme dont il attendait le salut.

—Ecoute, — reprit Dargenté, — il faut unir nos efforts et, ma foi ! nous viendrons à bout de l'obstacle. J'en ai la ferme confiance.

Les yeux de M. de Myriès eurent une lueur d'espoir. Cette demi-bienveillance le ranimait.

—Ah ! tu espères, tu crois... Et quel moyen comptes-tu prendre ? Dis-le moi vite, mon bon ami.

—Je ne sais pas encore le moyen. Mais, dans les situations désespérées, tous les moyens sont bons. L'essentiel est de frapper le premier coup, ne fût-ce que pour intimider l'ennemi. Or les hommes auxquels nous avons à faire sont de cruels ennemis.

La tête d'Hippolyte de Myriès se pencha douloureusement sur sa poitrine. Il doutait. Cette hypothèse lui paraissait inadmissible.

—Il ne me paraît pas facile d'intimider de tels hommes, prononça-t-il sourdement.

—Bah ! fit Dargenté avec un mauvais rire, quand j'étais ministre, j'ai eu raison d'adversaires autrement redoutables.

Il fit quelques pas dans la chambre, les mains derrière le dos. Puis, s'arrêtant et se retournant brusquement :

—Dis-moi, ton fils est-il un bon tireur ?

M. de Myriès tressaillit. Cette question le jetait dans une stupéfaction voisine de l'épouvante. Il balbutia avec un tremblement :

—Mais... oui... il ne tire pas mal... Il est constamment à la salle d'armes, et il a pris part à de superbes assauts.

Dargenté haussa les épaules. Son interlocuteur ne l'avait point compris. Pour comprendre Dargenté, il fallait être de sa force.

—Ce n'est pas ce que je demande. Des assauts ? La belle affaire ! Tout le monde brille peu ou prou dans un assaut. A-t-il tiré l'épée ? A-t-il eut quelque affaire sérieuse ? Est-il capable en un mot de tuer son homme ? C'est là ce que je voudrais savoir.

—A cela je ne puis te répondre. Lucien ne s'est jamais battu, à ma connaissance du moins. Cependant, il se peut que...

L'ex-ministre se remit à marcher. Puis, avec un geste évasif, il tendit la main à son ami, son ancien complice :

—Tiens ! nous ne faisons rien qui faille. Va te coucher et tâche de dormir. La nuit porte conseil. Nous aurons peut-être trouvé demain. Et il congédia sans plus de façons le malheureux Hippolyte.

Il va sans dire que la nuit fut blanche pour l'ex-procureur de Versailles. Le matin, pâle, défait, les paupières gonflées par l'insomnie, il aborda Félix Dargenté au moment où il descendait pour déjeuner. L'ancien ministre avait la mine reposée.

—Eh bien ! questionna-t-il, haletant, as-tu trouvé ?

—Je crois que oui, répondit le beau Félix. Je pars aujourd'hui même pour Paris. Je serai de retour dans trois jours. Ne fais aucune sottise jusque-là et garde-toi à carreau. Il est probable qu'ils ont leur plan tout fait. Ne leur donnez pas prise sur vous.

—Mais alors, ce rendez-vous sur la route de Toulou-Héry ?

—N'y va pas.

Tel fut le programme arrêté entre les deux amis.

A la grande surprise de la famille Ferreix, M. Dargenté annonça son départ et prit congé de ses hôtes, malgré l'insistance, d'ailleurs un peu froide, que l'on mit à le retenir, et pour cause.

La brusquerie de ce départ, la physionomie bouleversée de M. de Myriès ne laissèrent pas que de causer une certaine inquiétude. Aliette, qui s'était réjouie de l'absence du beau Félix, ne put s'empêcher de partager les alarmes de Dina lorsque celle-ci lui dit :

—Vois-tu, Aliette, je tremble en ce moment. Il se passe bien certainement des choses d'une extrême gravité. Et c'est autour de nous que se joue le drame dont Colman m'a avoué l'existence. Comment va-t-il se terminer ? J'ai de cruels pressentiments.

L'impression fut même si manifeste que Lucien crut devoir demander une explication à son père.

Il le fit avec cette absence de respect, cette désinvolture presque grossière qui caractérise la jeunesse de nos jours.

—Laisse-moi te dire, mon noble père, que tu as depuis ce matin une mine qui effraierait un croquemort. Tout le monde ici s'en est aperçu, et les commentaires vont leur train. Tout à l'heure encore, ma belle Aliette m'a demandé : " Qu'a donc votre père ? Est-ce qu'il serait malade ? Nous ne lui avons jamais vu une mine aussi allongée ". Ce n'est pas amusant, tu sais.

Ces simples paroles du jeune homme eurent le don d'ajouter au malaise de M. de Myriès. Il n'en avait pas besoin.

—Quoi ? — fit-il avec une sorte de terreur — ai-je donc l'air si bouleversé que cela ? En quoi le vois-tu ?

—Bouleversé est le mot. C'est-à-dire que tu as l'air tout bonnement d'un condamné à mort.

Les mots étaient terribles pour le misérable harcelé par le cri de sa conscience. Il y crut voir une effroyable allusion.

—Lucien ! — s'écria-t-il en levant la main sur son fils, — oses-tu bien, toi, Lucien, me parler de la sorte ?

Ils étaient dans le parc du château, dans un bosquet touffu éloigné de la maison et auquel on n'accédait que par une allée discrète. Personne n'avait pu surprendre les paroles de ce dialogue en lui-même insignifiant pour le premier venu.

Un coup d'œil avait suffi à MM. de Myriès pour s'en assurer.

Mais s'il n'y avait pas eu de témoins à la scène, Lucien de Myriès n'en était pas moins terrifié. Lui aussi avait comme un pressentiment.

Du coup, sa gaieté frelatée, " sa blague " parisienne l'abandonnèrent. Il regarda son père avec épouvante.

—Ah ! ça, papa, s'écria-t-il, me diras-tu ce qui se passe ici, ce qui t'arrive ? Tu ne m'as jamais parlé de la sorte. C'est à se demander si tu ne perds pas la raison, car, en vérité, c'est la seule manière acceptable pour moi d'expliquer ton attitude.

Et, regrettant la vivacité de son langage, il se fit plus tendre et voulut consoler son père à sa façon.

—Voyons, commença-t-il, explique-toi. Je n'ai peut-être pas toujours été un fils aussi respectueux que tu aurais été en droit de le désirer, mais je n'ai jamais été, ce me semble, un mauvais fils. Confie-moi donc ce qui te chagrine ou te préoccupe, et je te jure que, dès à présent, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ôter le fardeau de peine qui pèse sur tes épaules. J'ai bien le droit de t'aimer ?

Cela fut dit avec sincérité. Malgré ses défauts aussi nombreux qu'insupportables, Lucien de Myriès disait vrai : il n'était pas un mauvais fils. Aussi criminel qu'il pût être, l'ancien procureur sentit son cœur se dilater devant cette généreuse déclaration.

Une émotion profonde, mais d'une toute autre nature, le secoua. Il prit la main de son fils entre les siennes et la serrant d'une passion chaude et nerveuse, il murmura d'une voix tremblante, avec une expression que celui-ci ne lui avait jamais connue :

—Eh bien ! oui, Lucien, je te dirai tout, tu sauras tout. Je suis en péril de mort. Une effroyable menace est suspendue sur moi.

Le jeune homme laissa échapper une rauque exclamation. Il avait reculé, les yeux dilatés de surprise et d'effroi.

—Péril de mort ? Menace suspendue sur toi ? — Qu'est-ce que cela signifie ? Tes paroles rendent-elles bien ta pensée ?

Il tremblait. Une crainte soudaine, affreuse, venait de se faire jour en son esprit bouleversé, le troublant au plus intime de son être.

Est-ce que M. de Myriès, son père, n'avait pas perdu la raison ? La folie n'a-t-elle pas, souvent, de ces explosions soudaines ?

L'ancien magistrat comprit sur le champ qu'il ne pouvait laisser son fils dans un doute aussi cruel.

Il prit Lucien par le bras et l'entraîna dans les allées les plus fourrées du parc, se rendant compte qu'il se devait à lui-même d'éclairer son intelligence et de ne point s'abandonner à toutes les interprétations fâcheuses fournies par des apparences compromettantes.

—Ecoute, dit-il, — il faut que tu saches tout. Le danger qui me menace est terrible. Un secret pèse sur ma vie. Ce secret que j'ai cru étouffé est maintenant aux mains d'hommes qui veulent s'en servir contre moi, bien plus, qui ont commencé à s'en servir.

Lucien se méprit au sens de ces paroles. Il n'avait pas été sans remarquer les visites que les hôteliers de Keravilio faisaient périodiquement à son père. Il crut voir en eux les ennemis que celui-ci désignait vaguement, ils les désigna.

—Les frères Garmin, sans doute ? — s'écria-t-il avec vivacité, montrant à son père qu'il avait vu bien des choses.

—Les frères Garmin ? Ce sont les moindre de nos ennemis. Non. Les plus terribles, ce sont ces deux hommes que tu as vus hier.

—Quoi ! Ce Lebreton ? Ce Johnson ? Qu'est-ce que ces gens-là peuvent avoir de commun avec nous ? — gronda le jeune homme.

—Je ne sais quel est leur intérêt dans cette affaire. Je sais seulement qu'ils poursuivent un terrible but, — répondit M. de Myriès.

Et, alors, lentement, avec des saccades et des spasmes dans la voix, le vieux magistrat fit à son fils le récit du drame de Rosmeur, de ce mystérieux événement dont l'affreux souvenir pesait sur toute son existence. Il va sans dire que rien dans son récit ne pouvait faire soupçonner à Lucien la part que son père avait prise à l'événement. Aussi le jeune homme ne put-il que se récrier :

—Mais enfin, père, ce crime mystérieux peut-il te compromettre ? En quoi peux-tu t'en alarmer ?

Le vieillard passa la main sur son front où perlait des gouttes de sueur glacée. Il hacha ces mots par hoquets :

—Je vais te l'apprendre. J'ai commis au début une imprudence. J'aurais dû laisser la justice poursuivre son œuvre. Au lieu de cela, j'ai perdu la tête, j'ai tremblé devant le scandale qui pouvait rejallir sur nous, et j'ai demandé à Dargenté, qui était alors ministre, d'étouffer l'affaire. Car la victime de Rosmeur, morte d'une si mystérieuse façon, était Blanche de Pengoaz, la sœur de Germaine, ta cousine. Comprends-tu maintenant ? Te rends-tu compte de la gravité des faits ?

—Ah ! — fit le jeune homme, devenu blême tout d'un coup, — oui, je comprends. Mais, alors, elle n'est donc pas morte à Nice ?

—Non, — et la voix de l'ancien procureur était sourde ; — je lui avais substitué une autre enfant, sa sœur aussi, son aînée, Hélène, une fille naturelle du comte de Pengoaz, dont nul, si ce n'est moi, ne connaissait l'existence. La pauvre enfant était phthisique. C'est elle qui est morte à Nice sous le nom de Blanche, sa sœur légitime. En justice, j'ai commis un faux devant l'état-civil.

Lucien de Myriès tremblait de tous ses membres, autant de colère que de crainte. Mais il ne doutait point de la parole de son père.

—Ainsi, s'écria-t-il avec violence, voilà le secret que possèdent ces misérables et qu'ils comptent employer contre toi ?

—Oui, prononça l'ex-procureur, voilà leur moye

d'action. Et ce moyen est terrible, si, comme je le crains, ils ont des preuves.

—Eh bien ! rugit le jeune homme, je ne connais pas de puissance au monde qui m'empêche d'arracher le cœur à ces bandits. Je saurai bien les réduire au silence et venger l'honneur de mon père indignement sali, ou plutôt qu'on essaie indignement de salir.

Il avait parlé haut, sans prendre garde aux échos de sa voix. Emporté par la sincérité du sentiment qu'il éprouvait, il joignit le geste aux éclats de sa voix, et marchait fébrilement dans l'allée, sans prendre garde qu'ils pouvaient être entendus maintenant.

Tout à coup il s'arrêta, en voyant son père, l'œil hagard, s'appuyer au tronc d'un jeune chêne. Il suivit la direction de ce regard, fasciné par la vue de quelque fantastique apparition et tressaillit lui-même d'épouvante, comme s'il eût vu soudain un spectre surgir à ses côtés.

A trois pas d'eux, droite et fixe, blanche comme la robe qu'elle portait, Germaine de Pengoaz les avait entendus et les regardait sans paroles.

Tout à coup, le bras de la jeune fille se tendit en avant, d'un mouvement automatique, et son doigt désigna M. de Myriès.

—Assassin ! prononça-t-elle d'une voix sourde qui n'eut résonné pas moins avec une horrible netteté.

—Germaine !—rugit Lucien, aveuglé par la colère.

Et il s'élança vers la jeune fille. Mais déjà celle-ci, comme épuisée par la secousse qu'elle venait de ressentir, avait glissé sur l'herbe humide du bois et venait de tomber inanimée, pareille à une belle fleur détachée de sa tige. Était-elle morte ou simplement évanouie ?

Lucien de Myriès la saisit et l'emporta en courant vers le château, suivi par son père qui chancelait à chaque pas.

Mme Ferreix et ses filles étaient à peine levées. Elles accoururent aux cris de détresse des domestiques.

On avait étendu Germaine sur un sofa du salon. Les deux sœurs et leur mère prodiguèrent leurs soins les plus empressés à l'orpheline évanouie. A quelques pas, M. de Myriès et son fils, le premier aussi pâle qu'un cadavre, assistaient à la terrible scène.

—Mais, enfin,—questionna madame Ferreix épouvantée et haletante.—Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? —Racontez-nous cela ?

Et, avant que Lucien eût pu bégayer une explication quelconque, la jeune fille se ranimant à moitié, promena autour d'elle un regard morne, sans lumière, malgré les baisers et les larmes de ses cousines éplorées. On eût dit que sa raison s'était enfuie.

Tout à coup, sa prunelle atone découvrit le groupe formé par le père et le fils. Elle eut un soubresaut violent, comme sous une commotion électrique. De sa main son bras accusateur se leva, désignant M. de Myriès, et sa voix lourde et morne murmura :

—Voilà le meurtrier de Blanche de Pengoaz, l'assassin de ma sœur Blanche.

Et elle retomba épuisée, inerte, dans les bras d'Aliette et de Dina.

IV

ALLETTE ET DINA

On avait transporté Germaine dans sa chambre, et le vieux Brezec avait couru avec le cabriolet jusqu'à Plestin pour en ramener le médecin, car l'évanouissement de la jeune fille se prolongeait, et une fièvre, une fièvre ardente, venait de se déclarer.

C'était la foudre qui venait de tomber sur ce paisible intérieur. Le trouble y était d'autant plus profond qu'il était imprévu, que nul ne pouvait s'expliquer la soudaine maladie de Germaine de Pengoaz, et ce délire étrange qui lui avait proféré de si terribles paroles à l'encontre des Myriès.

Une seule personne dans la maison aurait pu fournir, sinon l'explication, du moins une clef de cette effrayante énigme. C'était Claudine.

Mais Claudine restait muette, et pour cause. Elle ne savait rien de la sombre histoire. Elle se rappelait vaguement les mots prononcés par Colman de Rosmeur

pendant leur court entretien remontant à peine à quelques jours plus tôt.

Elle ne s'en était ouverte à personne, pas même à sa sœur, à laquelle, pourtant, elle avait fait confidence de l'amour de Bertrand de Pengoaz et de l'aveu que Colomban lui avait fait à elle-même. Cela lui avait paru suffisant.

Mais maintenant que le malheur éclatait, que le drame qui, jusqu'alors, s'était élaboré dans les coulisses, se jouait à rideau levé, dans leur propre existence, Dina voulait en connaître autre chose que les péripéties. Elle voulait en savoir l'origine et les causes, afin de pouvoir aussi en prévoir le dénouement.

Et, tout en soignant la pauvre petite malade, elle frémissait d'impatience à la pensée que Colomban pouvait lui fournir le mot de l'énigme, qu'il était si près d'elle, qu'il l'aimait, se sachant payé de retour, et qu'elle ne pouvait courir à lui pour lui demander l'explication nécessaire. Les convenances l'interdisaient.

L'annonce de l'arrivée du Dr Lebard apporta un véritable soulagement aux angoisses qui oppressaient toutes les poitrines.

Allait-on pouvoir espérer, se rassurer au sujet du douloureux événement qui venait de jeter l'inquiétude et la désolation dans cette demeure hier encore si riante ?

Le médecin ne s'attarda pas en préambules inutiles. On le fit monter tout droit dans la chambre de la malade.

Il s'approcha d'elle, la contempla avec une scrupuleuse attention, tâta le pouls et prit la température. Puis il interrogea les trois femmes.

—Pour que je puisse me prononcer,—dit-il,—il faut que je sache comment cette fièvre s'est déclarée. Que s'est-il passé exactement ?

—Exactement, nous ne saurions vous le dire,—répondit Mme Ferreix.—C'est notre ami M. Lucien de Myriès qui, d'ailleurs, est le cousin de la chère petite, qui nous l'a rapporté évanouie. Nous pourrions le faire appeler, docteur.

—Je vous serais obligé de le faire venir,—répondit M. Lebard.

Quelques minutes après, Lucien de Myriès entra dans la chambre et fournissait au médecin le renseignement demandé.

Lui-même n'en savait pas beaucoup plus long que les dames Ferreix, et il était certains détails particuliers qu'il ne pouvait livrer au praticien.

—Ainsi,—dit celui-ci,—vous avez trouvé cette enfant évanouie dans une allée du parc ?

—Ce n'est pas tout à fait cela,—répondit le jeune homme assez embarrassé.—Nous avons rencontré ma jeune cousine, au moment où nous terminions une conversation d'ordre tout à fait intime. Elle semblait déjà frappée de folie et avait les yeux hagards. L'exclamation qu'elle a jetée, d'ailleurs, en qualifiant mon père d'assassin prouverait bien déjà un désordre antérieur dans son esprit.

Le docteur multiplia les questions, demanda si la jeune fille était nu-tête au moment de l'événement, s'enquit de ses origines et de celles de la famille, insistant sur des particularités dignes de remarque, à savoir s'il n'y avait pas eu de cas de folie ou de maladies mentales, de troubles nerveux, de méningite ou de tuberculoses quelconques dans l'histoire des ascendants de la jeune malade.

—Ma foi, monsieur,—répliqua Lucien,—il m'est absolument impossible de répondre à toutes ces questions. Cependant, *a priori*, je crois pouvoir vous déclarer que je ne connais rien de pareil dans la famille de Germaine. Son père était le comte de Pengoaz, et sa mère ma propre tante.

—Ils sont morts tous les deux, n'est-ce pas ?

—En effet, tous les deux sont morts, et même assez jeunes, puisque ma tante avait à peine trente-deux ans et mon oncle moins de cinquante.

—Ces morts prématurées seraient suffisantes, au besoin, pour expliquer le fâcheux événement d'aujourd'hui.

—Jugez-vous donc ce cas grave, docteur ?—interrogea madame Ferreix terrifiée.

Derrière elle, Aliette et Dina tendaient anxieuse-

ment, leurs beaux visages bouleversés par la douleur. Elles tremblaient d'épouvante.

—Madame, répondit tristement le médecin, il ne faut jamais désespérer, et, dans le cas présent, nous sommes en face d'une enfant qui me paraît robuste et bien constituée. Mais je ne puis vous dissimuler que le cas me paraît d'une exceptionnelle gravité.

Cette enfant a dû être frappée d'une congestion cérébrale à la suite de quelque violente commotion que je ne saurais expliquer que par une insolation ou tout autre phénomène semblable. Dans votre intérêt autant que pour ma satisfaction personnelle, je serais heureux de prendre l'avis d'un ou deux de mes confrères de Morlaix et de partager avec eux la responsabilité du traitement particulièrement énergique qu'il y a lieu d'appliquer même préventivement.

Cette parole était cruelle. Pour ceux qui connaissaient le traditionnel optimisme du docteur Lebard, médecin Tant-Mieux entre tous, elle équivalait à un arrêt de mort. Aussi jeta-t-elle l'effroi dans la maison, et madame Ferreix, après en avoir conféré avec son mari, mit-elle sur le champ l'omnibus de la famille et les deux meilleurs chevaux des écuries à la disposition du praticien de Plestin pour aller chercher ses confrères de Morlaix.

Aliette et Dina étaient désespérées. Les larmes les étouffaient.

Ce fut Claudine qui, la première, recouvra son énergie.

—Oh ! murmura-t-elle, lorsque le docteur Lebard fut sorti, ces hommes-là ne pourront rien pour sauver notre pauvre petite ! Quel dommage que M. Kerjan soit encore retenu dans son lit ! C'est lui que je serais allée chercher.

—Monsieur Kerjan, se récria madame Ferreix. Quelle singulière idée ? Là où les meilleurs médecins de la région échoueraient, que veux-tu que fasse ce pauvre aubergiste qui n'a jamais étudié la médecine ? Crois-tu donc aux empiriques, ma pauvre chérie ? Claudine secoua fièrement la tête.

—Oui, j'y crois, maman, lorsque ces empiriques sont comme l'homme dont nous parlons, d'une intelligence supérieure, lorsqu'ils ont passé six années de leur vie à travers les régions les plus sauvages et les plus dangereuses et qu'ils ont rapporté de tels voyages la connaissance des simples employés par les indigènes, de moyens thérapeutiques dont ils ont fait eux-mêmes l'expérience.

Mme Ferreix eut un geste de condescendance décolorée.

—Je ne veux pas te contredire, mon enfant. Dès que les médecins auront prononcé, si leur sentence est décourageante, tu seras libre d'aller consulter Kerjan.

Dina remercia sa mère et demanda à veiller sa cousine, de moitié avec sa sœur dans cette pénible garde.

Ce ne fut point, à proprement parler, une veillée fatigante, car la pauvre petite malade ne bougea point, n'eut aucune agitation. Elle demeura prostrée, ensevelie, en ce sommeil terrifiant que rien ne pouvait vaincre, qui ressemble tant à la mort et que la science médicale dénomme le *carus*.

Les trois médecins attendus pour la consultation arrivèrent de bon matin. A la campagne surtout, les cas pressants n'ont pas d'heures de convenances.

Leur pronostic fut décourageant et leur ordonnance ne prescrivit que d'inutiles palliatifs : bains sinapisés, frictions mercurielles, glace sur la tête.

Ils s'en allèrent sans laisser aucun espoir, annonçant leur retour dans la soirée. Ils allaient déjeuner chez leur confrère de Plestin.

A peine furent-ils partis que Dina, fébrilement agitée, rappela à sa mère ses paroles de la veille.

—Maman,—dit-elle,—je vais courir jusqu'à Saint-Efflam. M. Kerjan va mieux, nous a-t-on dit. Il ne refusera pas de nous recevoir.

—Je t'accompagne,—s'écria Alix.—Maman veillera Germaine pendant notre absence. Nous ne resterons pas longtemps absentes, d'ailleurs.

L'instant d'après, les deux sœurs pressaient le pas sur le chemin de la grève enveloppées dans d'amples manteaux à capuchons.

Elles mirent une demi-heure à gagner l'hôtel Ker-

jan, où on les accueillit avec empressement. Elles y étaient affectueusement connues.

—M. Kerjan peut-il nous recevoir ?—demandèrent-elles à la vieille mère de l'hôtelier.

—Je vais le préparer à votre visite,—répondit la brave femme. —Vous comprenez bien que, pour vous, Yves se leverait même du cercueil.

Et, comme elle l'avait dit, elle introduisit les deux visiteuses auprès du blessé.

Kerjan n'était pas encore rétabli, mais depuis deux ou trois jours, il était entré en convalescence. Etendu sur un lit de sangle, il se souleva pour saluer les deux jeunes filles. Lebreton et Johnson, qui se trouvaient auprès de lui, se levèrent eux aussi et firent mine de se retirer. Dina les arrêta du geste.

—Restez, messieurs,—dit elle.—Ce que nous venons demander à M. Kerjan, vous pouvez l'entendre.

Et, appuyée par Aliette, elle raconta à l'ancien greffier le terrible incident de la veille. Colomban et Bertrand tressaillirent et échangèrent un coup d'œil significatif avec le blessé. Celui-ci, devenu très grave, murmura :

—La main de Dieu est là. C'est le châtement qui commence pour ce misérable.

—Oui,—ajouta Bertrand,—mais ne trouvez-vous pas que cet homme porte malheur à tout ce qui porte le nom de Pengoaz ?

Yves fit un nouvel effort pour se soulever, mais tomba avec un gémissement sur sa couche.

—Miséricorde ! murmura-t-il avec douleur,—je ne peux pas, je ne peux pas. Il faudrait pourtant que je puisse aller là-bas.

Bertrand de Pengoaz se pencha vers le blessé. Avec de délicates précautions, il passa ses bras sous le buste et les jambes et le souleva comme un enfant.

—Je vous porterai,—dit-il simplement.

—Il y a une lieue,—fit Kerjan avec découragement.

—Qu'importe ? je vous poserai sur la route tous les kilomètres, et, au besoin, Colomban me relaiera.

—Alors, faites, et à la grâce de Dieu, car ma présence peut être utile là-bas.

Et il s'informa auprès des deux sœurs de l'heure à laquelle les médecins devaient revenir. Un sourire amer avait glissé sur ses lèvres.

—Car il m'est défendu de rendre service à mon prochain, vous savez ; je ressusciterais des morts que je n'en serais pas moins condamné pour exercice illégal de la médecine.

—En route !—conclut simplement Bertrand de Pengoaz.

Il y avait dans l'écurie de l'hôtel diverses sangles de chevaux. Le jeune homme les noua solidement ensemble, puis, enveloppant le blessé le plus commodément qu'il put, il passa ce collier de peine à son cou à la façon dont le mettent les déménageurs lorsqu'ils déplacent des meubles de maniement difficile.

—Oh ! oh !—fit-il gaiement,—voilà qui marche à merveille. Avec cette mécanique-là je vous porterais bien pendant trois lieues.

Et l'hercule descendit avec son fardeau vivant suspendu à ses robustes épaules.

Le trajet s'accomplit beaucoup plus vite qu'on ne l'eût soupçonné. Aliette et Dina marchaient aux côtés de l'étrange groupe, n'échangeant que de rares paroles avec lui et Lebreton. Une même angoisse étreignait tous les cœurs. La venue de ce blessé auprès de l'enfant mourante allait-elle lui apporter la guérison que les savants officiels semblaient attendre d'un miracle ?

Au château la surprise fut profonde. Ce fut même de la stupeur. Les gens du château n'avaient jamais vu pareil spectacle, même en imagination.

Mais leur étonnement ne fut rien auprès de celui qu'éprouvèrent les deux Myriès, car à cet étonnement se mêlait une colère sourde.

N'était-ce pas des ennemis, les ennemis les plus terribles, qui venaient, en quelque sorte, les défier sur leur propre terrain ?

Et,—comble d'impudence,—ils amenaient ce Kerjan, possesseur, croyaient-ils, du plus redoutable des secrets.

Obéissant à une même pensée, ils descendirent tous deux et, sous prétexte de prendre des nouvelles, pénétrèrent dans la chambre de Germaine, avec les nouveaux arrivants.

Lucien avait trouvé l'occasion qu'il cherchait d'une querelle avec Lebreton ou Johnson. M. de Myriès soupçonnant le motif qui amenait l'hôtelier, voyait déjà s'offrir à lui un moyen sûr d'annihiler la puissance occulte de l'un de ses adversaires.

Ils se trouvaient donc près du lit au moment où Bertrand de Pengoaz, portant Kerjan dans ses bras, entra dans la chambre de la malade, précédé et annoncé par les deux sœurs.—Immobilisé, inerte sur sa couche, l'orpheline demeurait plongée dans le coma persistant.

Mme Ferreix était accourue, fort embarrassée de l'audacieuse initiative de ses filles, ne sachant quelle attitude prendre en face de ses visiteurs.

—M. Kerjan,—dit-elle, enfin, avec une émotion profonde,—mes enfants m'ont assuré que vous possédez des moyens, des secrets ignorés des maîtres de la science. Merci d'être venu jusqu'ici malgré vos propres souffrances. Voilà la pauvre enfant telle que le docteur Lebard et ses confrères l'ont laissée. La situation est désespérée, hélas !

Kerjan s'était mis sur pied. Soutenu par Bertrand, il s'avança avec de douloureux efforts vers le lit, prit la main de la malade et l'examina longuement.

—La situation est grave,—dit-il enfin,—très grave même, mais nullement désespérée. Je regrette que ces messieurs ne soient point ici, car je ne suis pas médecin, madame, et j'encours des pénalités en exerçant même ici un art pour lequel je n'ai aucune patente délivrée.

—Eh ! qu'importe la patente ?—s'écria Mme Ferreix,—qu'importe le diplôme ? Faut-il une permission pour sauver son semblable.

M. Ferreix venait de rentrer lui aussi, assez étonné de ces allées et venues. Son front s'était rembruni. Il salua assez froidement ces visiteurs inattendus et, s'adressant directement à l'hôtelier de Saint-Efflam, il lui demanda :

—Pouvez-vous répondre de l'infailibilité des moyens que vous comptez employer ?

Kerjan, épuisé par l'effort qu'il venait d'accomplir, venait de retomber haletant sur un fauteuil qu'Alix lui avait affectueusement roulé. Il répondit, tandis qu'un éclair brillait dans ses yeux fatigués :

—Rien n'est infailible, monsieur, et celui qui oserait le prétendre ne pourrait être qu'un malhonnête homme.

—Alors,—fit brutalement M. de Myriès, intervenant sans en être prié,—pourquoi vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas ? Laissez faire les hommes de l'art. Vous venez d'établir vous-même que vous n'auriez pas d'excuse devant la loi.

Kerjan riposta avec un pli farouche des sourcils et de la bouche :

—Je ne suis pas venu de mon propre mouvement. L'état dans lequel je me trouve le démontre surabondamment. J'ai cru pouvoir me rendre aux désirs de Mmes Ferreix. Mais je suis tout prêt à me retirer en laissant les guérisseurs officiels achever leur œuvre de mort en prouvant leur impuissance.

Dina prit vaillamment la parole :

—M. Kerjan dit la vérité,—prononça-t-elle avec feu.—Nous sommes allées le chercher, Aliette et moi, parce que les docteurs, ce matin, ont formulé une sentence désespérée. Or, nous savons que M. Kerjan possède la connaissance de remèdes que nos médecins ignorent, et dont il a acquis la notion au cours de ses voyages.

—Eh bien !—fit M. Ferreix, conciliant, que M. Kerjan soumette son procédé à l'avis du Dr Lebard et...

—Je suis prêt à le leur confier,—concéda Yves.—Encore faut-il que ces messieurs soient ici, et le plus tôt possible. L'état de Mlle de Pengoaz s'aggrave de minute en minute. Dans une heure, il sera trop tard, et le remède que je propose sera sans effet.

PIERRE MAEL.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais. Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

- 1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.
- 2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.
- 3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'histoires amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

- 4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.
- 5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.
- 6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.
- 7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.
- 8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

POÉSIES

- 9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.
- 10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.
- 11.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

ROMANS

- 12.—UN CRIME ÉTRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.
- 13.—LE TRÉSOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.
- 14.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.
- 15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

- 16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.
- 17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plus sieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

- 18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.
 - 19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.
 - 20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.
- Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.